

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20^e ANNEE—No 85

MONTREAL, 5 DECEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



MERE ET ENFANT, d'après ROBERTO FERRUZZI

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Petite correspondance. — Poésie: La vieille, par Maurice Rollinat. — Le gavroche, par Victor Hugo. — Choses vraies. — Petites notes scientifiques. — Propos d'étiquette. — Nouvelles: Oiseaux de malheur. — Une aventure sur la côte d'Ivoire (avec gravure). — La vie païenne des indiens Cris. — Nouvelle: Le mariage d'un timide (avec gravure). — Poésie: Si j'étais. — Les médecins sorciers (avec gravure). — Chez les acrobates (avec gravures). — Conseils utiles. — Pour nos lectrices. — Page de Saint-Nicolas (avec gravures). — Le nègre du régiment. — Récréation en famille (avec gravures). — L'éléphant Blanc (suite et fin), par Marc Twain. — Pages humoristiques illustrées.

FEUILLETONS. — Madame Thérèse, par Erckmann-Chatrian. — L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Piano; Valse aimée, par Rodolphe Berger. — Une chanson, par E. Fanton.

GRAVURES. — Beaux-arts: La mère et l'enfant. — Les clefs de la Bastille. — Un distributeur automatique de parapluies. — Le médecin automatique. — L'ange de la consolation. — La mode: Deux chapeaux très élégants. — Petite corbeille à fruits. — Dessins humoristiques variés.



Il fait froid depuis quelque temps, toujours froid; la neige semble résignée à rester chez nous jusqu'au printemps, et vraiment nous devons être en hiver.

J'ouvre un almanach. Nous ne sommes pas en hiver.

Qu'est-ce donc que l'hiver?

"Une des quatre saisons de l'année, qui s'étend depuis l'arrivée du soleil à l'un des tropiques jusqu'à son retour à l'équateur, et pendant laquelle règnent les plus grands froids, dans les régions tempérées et glaciales."

C'est vrai, d'après les apparences, car on sait parfaitement que, quand on parle de la marche du soleil, cet astre reste parfaitement immobile relativement à la terre, et que c'est celle-ci qui se meut.

C'est vrai, mais comme le soleil reste six mois au-dessous et six mois au-dessus de l'équateur, il s'ensuit que, quand il fait froid à l'extrémité de la courbe située d'un côté de l'équateur, il fait chaud de l'autre côté.

C'est vrai, mais les hivers sont d'autant plus longs que l'on approche des pôles, car bien que, d'après les almanachs on ne soit pas encore en hiver à Dawson, par exemple, il y a déjà plus d'un mois que le mercure est rentré dans sa boule, et que l'on est obligé de se servir de thermomètre à alcool. Le premier novembre, en

effet, il y avait quarante-cinq degrés au Yukon, et l'on voyageait en traîneaux.

On croit généralement ici qu'il est presque impossible de se déplacer par des froids qui atteignent ce point et qui augmentent parfois jusqu'à soixante-dix ou soixante-quinze degrés, mais c'est une erreur.

Le trajet de White-Horse à Dawson, une distance de plus de quatre cents milles, se fait d'une manière relativement confortable.

Un de mes proches qui habite ce pays me dit que nous n'avons pas d'idée de la manière dont sont disposées les fourrures, dans lesquelles on se glisse comme dans un sac et qui couvrent le voyageur jusqu'aux yeux. Avec un bon bonnet à poils et des briques chaudes sous les pieds, on est véritablement à l'aise, à condition de ne jamais se découvrir le moins du monde, car le froid aurait vite fait de geler le nez, les oreilles et les joues de l'imprudent.

Ces traîneaux sont entraînés par d'excellents chevaux, que l'on change à la hâte aux relais, tous les quinze milles.

Les voyageurs ne bougent pas de leur enveloppe poilue, ni le cocher non plus. Aussitôt les chevaux attelés, on donne les guides au conducteur et, en route au plus vite.

Au départ de chaque traîneau, on télégraphie au relais suivant: "No 0, parti à telle heure", et, comme on sait quel espace de temps il faut pour arriver au poste prochain, s'il arrive le moindre retard, deux hommes de la police montée partent immédiatement pour s'enquérir de la cause.

Le soir, seulement, on descend au Road-House, où, sans avoir le confort que l'on trouve au Windsor ou au Château Frontenac, on mange à sa faim et on dort au chaud. Cela coûte très cher, par exemple, et il faut compter la journée et la nuit, à vingt-cinq dollars, ce qui est beaucoup d'argent pour aller à la recherche d'un peu d'or problématique.

◆◆ Mais, pour en revenir à nos moutons, je soutiens que, malgré les astronomes et tous les savants du monde, nous sommes en hiver, et j'en prends à témoin le thermomètre, qui n'a pas d'intérêt à nous tromper, lui.

Du reste, ces faiseurs d'almanachs me font l'effet d'être de vulgaires fumistes.

J'ouvre mon almanach de 1902, de la maison Beauchemin, et je vois que, le 1er décembre, devait être célébrée la fête de saint André, apôtre, tandis que l'almanach Hachette prétendait que c'était celle de saint Eloi.

Hachette a raison, car, de tout temps, la fête de saint Eloi a été fixée au 1er décembre! L'illustre évêque, qui ne prenait pas de gants pour dire au roi Dagobert qu'il avait mis sa culotte à l'envers, est le patron des forgerons, des bijoutiers et, en général, de tous ceux qui travaillent les métaux, et cette fête est chômée en bon nombre d'endroits de France par les compagnons du fer, du cuivre, de l'or, etc.

Et le 4 décembre!

L'almanach Beauchemin, de 1903, a l'aplomb de me dire que c'est la fête de saint Pierre Chrysologue.

Jamais de la vie!

C'est la fête de sainte Barbe, patronne des artilleurs, des mineurs et de tous les gens qui se servent de la poudre.

Saint Pierre Chrysologue peut avoir son mérite, c'est sans doute un grand saint, mais lui donner la place de sainte Barbe! Ah! celui qui irait dire cela en France serait mal reçu, car, ce jour-là, tout exercice est suspendu dans les régiments d'artillerie et du génie de notre mère-patrie, on a la permission de minuit et de... se piquer un peu le nez, ce à quoi ne manque jamais un bon artilleur ou soldat du génie.

Sainte Barbe, mon ancienne patronne, daigne pardonner aux chefs de la grande librairie de la rue Saint-Paul, car s'ils ont péché, ce n'est pas par manque d'ignorance!

Saint Sylvestre est à sa place, le 31 décembre, car sans lui l'année ne pourrait pas finir.

◆◆ Le dernier accident qui a eu lieu la semaine dernière, à Lotbinière, par suite du déraillement d'un train, a encore démontré une fois l'héroïsme d'un des humbles employés des grandes compagnies de chemins de fer, qui encaissent des sommes énormes et donnent de si maigres salaires.

Il est prouvé d'après l'enquête que, si le mécanicien Goddard était sauté du train, comme l'a fait son chauffeur, il aurait pu sauver sa vie; mais le brave homme savait qu'il s'agissait de l'existence d'une foule de voyageurs, et, convaincu qu'il allait à une mort certaine, est resté à son poste pour diminuer, autant que faire se pouvait, la vitesse de sa machine, et a pu ainsi éviter un désastre épouvantable.

Le choc eut lieu et l'héroïque mécanicien a été la seule victime.

Ce dévouement est admirable.

Ces braves, car il n'est pas le seul qui ait fait preuve du même courage dans d'autres occasions, n'ont pas, comme les soldats qui tombent au champ d'honneur, les excitations de la bataille, l'ivresse de la poudre, la rage du combat, l'espoir de laisser une mémoire à laquelle la patrie reconnaissante élèvera un monument; ils n'ont pas au milieu d'eux le drapeau qui symbolise le pays natal, la famille et l'honneur, non, ils ne savent qu'une chose, c'est qu'ils ont un devoir à remplir, et ils vont à la mort sans sourciller, pour sauver d'autres hommes, des inconnus, des gens qui ne leur garderont aucune reconnaissance.

Ce dévouement est d'une telle grandeur qu'on le croirait impossible.

Et, s'il laisse une famille, que va faire la Compagnie, la société, pour ceux qui sont privés de leur chef et de leur soutien?

Peu de chose, probablement.

En vérité, il y a quelque chose qui cloche dans l'organisation sociale.

◆◆ La France et l'Angleterre continuent à s'embrasser.

C'est très bien, c'est magnifique, et, à première vue, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, mais je suis un peu comme le père Phanus, du magnifique roman de Daudet, "Fromon Jeune et Bissler aîné", "j'ai bas confiance".

Voyez-vous, il faut prendre les peuples tels qu'ils sont et ne pas s'imaginer que les amitiés s'imposent.

Il est vrai que l'on met en avant les intérêts des deux nations et que l'on prétend que, si la France et l'Angleterre étaient unies, la paix règnerait sur la terre.

Cela ne me semble pas bien sûr, et, quant à la question d'intérêt, il faut admettre que de tout temps, même quand elles occupaient le même lit, cette bonne Albion a toujours tiré la couverture de son côté, laissant à l'air la belle Jacqueline, qui, toujours bonne, se bornait à dire: "Que voulez-vous, ma vieille amie à froid!"

L'antagonisme des deux peuples ne date pas d'hier, et il faut avouer que la première faute en revient peut-être à la France, qui, au onzième siècle, a eu la malencontreuse idée de conquérir l'Angleterre. Elle y a réussi, mais le phénomène ordinaire s'est produit, les vaincus ont peu à peu absorbé leurs vainqueurs et ont pris leur revanche.

A leur tour, ils ont conquis la France, dont le roi ne fut même plus connu, à un certain moment, que sous le nom de "Roi de Bourges", et la conquête semblait devoir être bientôt définitive, quand une jeune fille, une pauvre paysanne du pays de Lorraine, indignée de l'apathie du peuple, partit de son village, souleva la masse, mit un peu de cœur au ventre des chefs, et commença le grand balayage, qui prit du temps et ne se termina qu'à la prise de Calais par le duc de Guise.

Depuis lors, l'Angleterre n'a jamais cessé de chercher noise à sa jolie voisine, qui, mal gouvernée par des rois impuissants quand ils n'étaient pas infâmes, n'a pu se tirer d'affaire qu'à force de sacrifices.

Nous en savons quelque chose au Canada.

Certes, je n'ignore pas les heureux bienfaits qui résulteraient d'une bonne alliance ou simplement d'une amitié sérieuse entre les deux peuples, mais j'ai toujours peur que la France ne soit victime de sa générosité et de son esprit chevaleresque.

◆◆ Le capitaine Bernier a encore échoué, cette année, dans sa tentative d'obtenir des fonds du gouvernement pour lui permettre d'essayer d'arriver au Pôle, et la chose est fâcheuse, car la somme n'était pas une grosse affaire, puisqu'il ne s'agissait que d'une soixantaine de mille piastres.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Suède, la Russie, les Etats-Unis, ont toujours trouvé de l'argent quand il s'est agi d'expéditions de ce genre, et notre grande voisine va encore équiper un navire destiné à arriver au but rêvé.

Espérons que notre vaillant compatriote sera plus heureux l'année prochaine.

Je le lui souhaite sincèrement, bien que je ne puisse croire à aucune découverte, à quoi que ce soit de bien sérieux, mais ce n'est là qu'une simple opinion personnelle que je ne désire nullement vous imposer, ni même vous voir partager, et, si j'en parle, c'est parce que j'ai l'habitude de vous dire bien des choses qui me passent par la tête.

On est déjà arrivé bien près du Pôle, à une distance qui n'est pas aussi grande que celle de Québec à Ottawa, et il me semble à peu près certain que le Pôle est un amas ou une plaine de glace, comme le sont ses environs.

Mais, il ne faut pas oublier que cette glace est constamment en mouvement, et c'est même sur ce mouvement que compte le capitaine Bernier pour arriver à destination. Sur ce mouvement, entendons-nous, je veux dire que le brave marin l'utilisera dans une certaine mesure.

J'admets qu'il arrive au Pôle et qu'il y plante notre drapeau, mais il n'y restera pas cinq minutes sans bouger, puisque le sol, la glace se déplace constamment.

S'il y a un peu de terre, ce sera différent.

Quoi qu'il en soit, l'entreprise vaut la peine d'être tentée et d'être aidée.

Quand on pense qu'un simple marchand de thé de Londres dépense plus d'un million de piastres par an pour une simple course de yacht !

◆◆ Je détache du "Combat" les lignes suivantes :

"Mardi soir, le 8 décembre, au Monument National, une représentation extraordinaire sera donnée au bénéfice du monument qu'on érigera au square Saint-Louis, à la mémoire d'Octave Crémazie.

"Toutes nos sommités de la politique, de la littérature et du monde ont promis leur concours. Sir Wilfrid Laurier prendra la parole ainsi que M. Monk.

"Tenons à honneur de collaborer à cette fête de l'Art et apportons notre obole pour élever au grand poète un piédestal digne de son oeuvre. N'oublions pas que Crémazie a embelli en quelque sorte, la vision que nous avons de notre chère patrie, et que jusqu'à la fin de sa pénible existence il a montré un instinct toujours plus profond de la liberté, un amour toujours plus vibrant, du Canada et des Canadiens."

C'est parfaitement pensé, et l'"Album Universel" se fait un plaisir autant qu'un devoir d'engager ses lecteurs à coopérer à cette oeuvre patriotique.

LEON LEDIEU.

PETITE CORRESPONDANCE

Plusieurs lectrices. — Vous remerciez, Mesdames, de votre suggestion; nous avions déjà commencé un travail au sujet de l'institution

dont vous nous parlez; bientôt entière satisfaction vous sera donnée.

M. E. Germain, Mile-End. — Regrettons beaucoup de ne pouvoir utiliser votre envoi; le tenons exceptionnellement à votre disposition, à nos bureaux.

M. A. Charbonnier. — Avons reçu vos deux poésies; sincères remerciements.

Cérès. — L'auteur de "Au collège" recevra une réponse directe, félicitations et remerciements.

F. Leblanc, Valleyfield. — Incorections. Votre essai a pourtant des qualités qui promettent pour l'avenir; persévérez et travaillez votre prosodie. Nous insérerions avec plaisir une bonne production, pas trop longue.

Myosotis. — Veuillez vous adresser à la librairie Hachette, elle vous enverra son catalogue qui vous renseignera tout de suite, mieux qu'il nous est possible de le faire.

Une correspondante française nous demande si nous insérerions des oeuvres littéraires d'outre-mer. Mais certainement, les productions de nos cousines et cousins de France seront toujours bien accueillies par l'"Album Universel": pourvu qu'elles soient inédites et conformes aux conditions par nous énoncées. L'art ainsi que la science n'a pas de patrie, et quand cet art est français, plus que tout autre il captive nos coeurs canadiens.

CROQUIS D'HIVER

LA VIEILLE

La lumière s'est inclinée
De plus en plus vers son trépas:
Par la campagne, pas à pas,
Voici la nuit acheminée.
L'humble vieille parcheminée
Est assise, après son repas,
Près du feu qui ne chôme pas
Devant la plaque charbonnée.
Dans une posture gênée
Le chien dort; deux tout jeunes chats
Font des sauts et des entrechats
Sur leur mère pelotonnée.
Et la vieille émerillonnée,
En voyant brûler ses éclats
De bon bois sec... chantonne bas
Une complainte surannée.
Or, soudain, les filles, les gars,
Toute l'agreste maisonnée
Avec le chien, à grands sabbats,
S'en va prendre ailleurs ses ébats.
La gent féline est retournée
Dans le grenier chasser les rats.
La bonne femme embéguinée
Rumine, ayant croisé les bras:
Sous le plancher fumeux et gras
De cette salle consternée
Elle pousse de longs hélas
D'être si seule abandonnée!
Mais, avec la triste journée
De vent, de bise et de verglas
Qui meurt au tintement d'un glas,
Craque la voix désenfournée
Des grillons qui, fantômes plats,
Surgissent dans la cheminée,
Viennent distraire ses yeux las
Et sa vieille âme renfrognée.

MAURICE ROLLINAT.

AVIS

Par suite d'une transposition typographique regrettable, une erreur s'est glissée dans la première phrase annonçant les prix de notre concours de beauté pour décembre. Nous prions nos lecteurs de lire: 10 prix. Les prix suivants seront accordés aux dix meilleures solutions du profil reconstitué.
1er prix: Un abonnement d'un an, etc.

L'AME DE GAVROCHE

Paris a un enfant et la forêt a un oiseau; l'oiseau s'appelle le moineau; l'enfant s'appelle le gamin.

Accouplez ces deux idées qui contiennent, l'une toute la fournaise, l'autre toute l'aurore, choquez ces étincelles, Paris, l'enfance; il en jaillit un petit être. "Homuncio", dirait Plaute.

Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours, et il va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête; il est comme les mouches du ciel, qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père, qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune, court, guette, quête, perd le temps, culotte des pipes, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, tutoie des filles, parle argot et n'a rien de mauvais dans le coeur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne se dissolvent pas dans la boue. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent.

Si l'on demandait à l'énorme ville: Qu'est-ce que c'est que cela? elle répondrait: C'est mon petit.

Le gamin de Paris, c'est le nain de la géante. N'exagérons point, ce chérubin du ruisseau a quelquefois une chemise, mais alors il n'en a qu'une; il a quelquefois des souliers, mais alors ils n'ont point de semelles; il a quelquefois un logis, et il l'aime, car il y trouve sa mère; mais il préfère la rue, parce qu'il y trouve la liberté. Il a ses jeux à lui, ses malices à lui, dont la haine des bourgeois fait le fond; ses métaphores à lui; être mort, cela s'appelle "manger des pissenlits par la racine"; ses métiers à lui, amener des fiacres, baisser les marchepieds des voitures, établir des péages d'un côté de la rue à l'autre dans les grosses pluies, ce qu'il appelle faire "des ponts des arts", crier les discours prononcés par l'autorité en faveur du peuple français, gratter l'entre-deux des pavés; il a sa monnaie à lui, qui se compose de tous les petits morceaux de cuivre façonnés qu'on peut trouver sur la voie publique. Cette curieuse monnaie, qui prend le nom de "loques", a un cours invariable et fort bien réglé dans cette petite bohème d'enfants.

Enfin, il a sa femme à lui, qu'il observe studieusement dans des coins; la bête à bon Dieu, le puceron tête-de-mort, le faucheur, "le diable", insecte noir qui menace en tordant sa queue armée de deux cornes.

Chaque région de Paris est célèbre par les trouvailles intéressantes qu'on y peut faire. Il y a des perce-oreilles dans les chantiers des Ursulines, il y a des mille-pieds au Panthéon, il y a des têtards dans les fossés du Champ-de-Mars.

Quant à des mots, cet enfant en a comme Talleyrand. Il n'est pas moins cynique, mais il est plus honnête. Il est doué d'on ne sait quelle jovialité imprévue; il ahurit le boutiquier de son fou rire. Sa gamme va gaillardement de la haute comédie à la farce.

Le soir, grâce à quelques sous qu'il trouve toujours moyen de se procurer, l'"homuncio" entre à un théâtre. En franchissant ce seuil magique, il se transfigure; il était le gamin, il devient le titi. Les théâtres sont des espèces de vaisseaux retournés qui ont la cale en haut. C'est dans cette cale que le titi s'entasse. Le titi est aux gamins ce que le phalène est à la larve, le même être envolé et planant. Il suffit qu'il soit là, avec son rayonnement de bonheur, avec sa puissance d'enthousiasme et de joie, avec son battement de mains qui ressemble à un battement d'ailes, pour que cette cale étroite, fétide, obscure, sordide, malsaine, hideuse, abominable, se nomme le Paradis.

Donnez à un être inutile et ôtez-lui le nécessaire, vous aurez le gamin.

Cet être braille, raille, grouille, bataille, a des chiffons comme un bambin et des guenilles comme un philosophe, pêche dans l'égoût, chasse dans le cloaque, extrait la gaîté de l'immondice, fouaille de sa verve les carrefours, ricane et mord, siffle et chante, trouve sans chercher, sait ce qu'il ignore, est spartiate jusqu'à la filouterie, est fou jusqu'à la sagesse, est lyrique jusqu'à l'ordure, s'accroupit sur l'olympes, se vautre dans le fumier et en sort couvert d'étoiles. Le gamin de Paris, c'est Rabelais petit.

VICTOR HUGO.

Choses Vraies

LES CLEFS DE LA BASTILLE

Les clefs qui servaient à fermer les grandes grilles de la Bastille, lors de sa prise par les révolutionnaires, sont en Amérique depuis un certain nombre d'années. Pendant près d'un siècle elles furent le bien de famille d'un citoyen français, qui s'en empara dans cette prison fameuse.

Ainsi que tout en ce monde, les clefs ont une destinée ; apparemment, rien ne les empêche de voyager, puisque celles dont nous parlons appartiennent depuis quelque temps à un Anglais qui vit dans notre ancienne capitale.

Voici un aperçu historique qui explique comment ces clefs sont en ce moment à Québec :

Lorsque, le 14 juillet 1789, la foule prit d'assaut la forteresse historique communément appelée la Bastille, un Parisien, du nom de Carrier Lechastel, fut dit-on, le premier à passer sur le pont-levis, dès qu'il fut abaissé. En tous cas, ce fut lui qui aurait arrêté au passage un géolier et se serait emparé de ces fameuses clefs.

La foule les prit et les porta triomphalement au bout d'une pique, aux acclamations sans cesse répétées de ceux qui voyaient en leur possession un gage de liberté conquise.

Ce vulgaire trousseau de clefs était considéré alors comme un des plus beaux trophées des révolutionnaires.

Lechastel devint le propriétaire définitif de ces précieux objets, après leur procession à travers Paris ; sa famille les posséda jusqu'en 1859, alors qu'un de ses membres émigra en Amérique, les emportant avec lui. Plus tard, ces mêmes clefs furent vendues à John Hamilton, de Saint-Louis, qui ne s'en désaisit pas pendant vingt-cinq ans, et qui les exhibait de temps en temps, jusqu'au jour où il les vendit à un Canadien.

Actuellement, ces clefs paraissent très vieilles, et elles sont rouillées. La plus grande d'entre elles a douze pouces de long et est assez lourde. La plus petite décèle un travail manuel excessivement habile, sa partie évidée représentant un trèfle, ce qui fait supposer que c'était la clef du trésor de la Bastille. Ainsi qu'une autre de ces clefs, elle mesure six pouces de long. Quant aux deux autres, elles ont environ dix pouces et sont beaucoup plus lourdes.

LA SUPERIORITE DE LA RACE BLANCHE

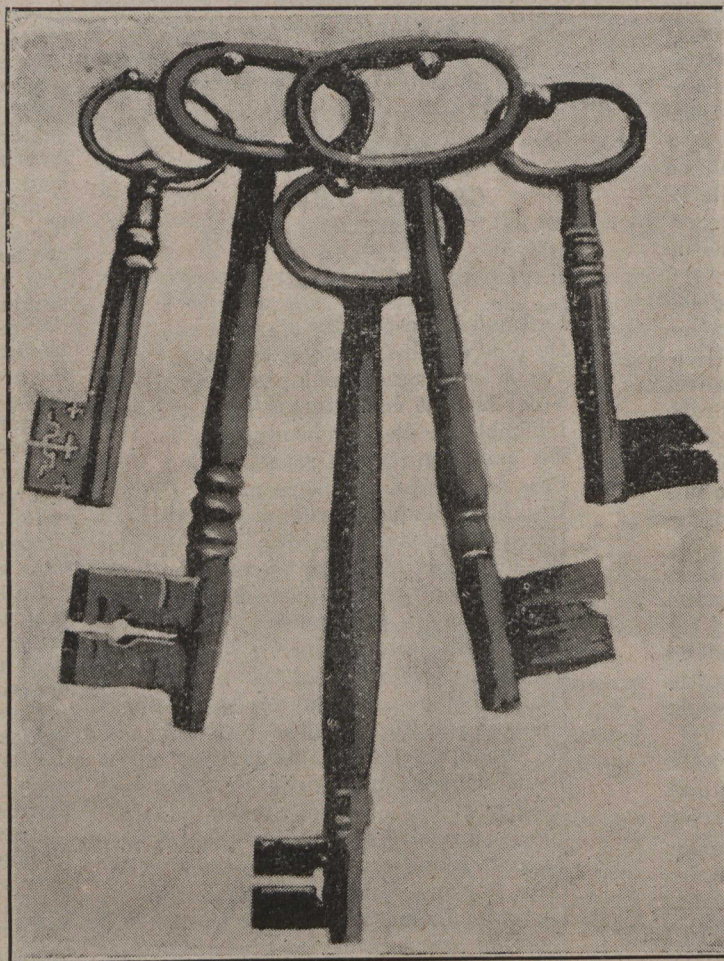
Les Indiens Séminoles expliquent de la façon suivante l'origine et la supériorité de la race blanche.

D'après leur croyance, quand le Grand Esprit créa le monde, il fit trois hommes blancs, et, les ayant menés sur le bord d'un lac, leur ordonna de s'y plonger et de se laver. L'un d'eux obéit immédiatement, et sortit de l'eau plus blanc que lorsqu'il y était entré ; le second hésita, et quand il sauta dans l'eau, celle-ci était devenue trouble, et l'homme en sortit avec le teint cuivré, pendant que le troisième hésitait jusqu'à ce que l'eau fût noircie par la boue soulevée, ce qui fut cause que sa peau devint toute noire. Le Grand Esprit alors leur donna trois ballots et, pris de commisération pour l'homme noir, lui

donna le premier choix. Celui-ci choisit le plus lourd, dans lequel il trouva tous les instruments de travail, prédestination à l'esclavage ; l'homme cuivré choisit le deuxième en poids, contenant les ustensiles de pêche et de chasse, ainsi que les armes pour faire la guerre ; enfin, l'homme blanc ne put que prendre le paquet le plus léger, qui contenait des plumes, de l'encre et du papier, emblèmes de la civilisation, auxquels il est redevable de sa supériorité.

LE BIBERON EST D'ORIGINE ANTIQUE

Rien n'est nouveau sous le soleil, pas même le biberon. Un savant anglais, qui fait autorité en archéologie, le professeur Mosby, a récemment lu, dans une société d'érudits de Londres,



Les clefs de la Bastille.

un travail très intéressant dans lequel il démontre que les Romains, les Grecs, les Egyptiens, et vraisemblablement aussi les Assyriens et les Babyloniens, connaissaient et mettaient en pratique le biberon. Il paraît, d'après le professeur Mosby, que les nourrices de la Grèce qui voulaient donner à boire à leurs nourrissons, se servaient d'un petit vase ou plutôt d'un petit entonnoir de forme oblongue qu'elles remplissaient de lait additionné de miel. Près de la ville de Cantorbéry, existe un vieux cimetière romain du Saint-Sépulchre ; on a découvert dans ce cimetière, en faisant des fouilles, un biberon en terre cuite rouge enfoui près du sarcophage d'un enfant en bas-âge. Enfin, le professeur Mosby a déchiffré, sur l'un des vases grecs du grand musée de céramique et de sculpture antiques de Londres, une inscription qui ne laisse pas prise à l'incertitude sur l'usage auquel ce vase était destiné : c'était un biberon. Or, ce biberon date du septième siècle avant l'ère chrétienne. Comme quoi tout n'est qu'un éternel recommencement. Nous n'avons rien inventé !

LE SUCRE N'EST PAS NUISIBLE AUX ENFANTS

C'est un préjugé que nos grand-mères ont inventé afin de soustraire le sucre à la consommation de leurs petits-enfants, car jadis, le sucre était très, très cher. Mais aujourd'hui, que le nouveau régime des sucres va entrer en vigueur, il n'y a plus la même raison pour... nous enlever le sucre de la bouche. Le sucre fait partie des matières comestibles, que l'on appelle aussi dynamogènes ; il sert à réparer les forces et les énergies affaiblies de notre machine humaine. Il se digère bien mieux que les corps gras, et, comme il fond, on peut en absorber plus qu'on absorberait par exemple de beurre ou de graisse. C'est donc un aliment méconnu par les parents (non par les enfants, qui l'adorent,) et non seulement les enfants peuvent l'employer dans leur nourriture, mais aussi les grandes personnes. Il n'est pas vrai que le sucre gâte les dents ; les plus grands mangeurs de sucre sont les nègres qui récoltent la canne à sucre. Or, ils en consomment des quantités énormes en travaillant, et leurs dents sont incomparables. Voilà qui, nous l'espérons, va faire augmenter la portion d'entremets, la quantité de fruits doux et de confitures que l'on donne d'habitude aux enfants. Et les grandes personnes ne perdront rien non plus à cette réhabilitation du sucre, puisqu'elles ont besoin de sucre autant et plus que les enfants. Donc, vivent le sucre et les entremets !

LA DUREE DU REVE

Quelle est la durée d'un rêve ?

Au rêveur, il semble quelquefois que le rêve dure des heures, et l'impression générale est qu'il se poursuit pendant plusieurs minutes. Les faits démontrent pourtant que le rêve le plus long se résume en une seule seconde de même quand le dormeur voit défiler dans son rêve des jours et des jours.

"Hier après-midi", dit un médecin, "je m'en fus voir un de mes patients qu'à ma grande satisfaction, je trouve profondément endormi. Je m'assis à son chevet, lui tâtai le pouls sans le déranger, et j'attendis son réveil. Au bout de quelques minutes un bruit de grelots fêlés et de ferrailles monta dans la rue, et à l'instant, le malade ouvrit les yeux. Ses premières paroles furent celles-ci : "Docteur, que je suis content que vous m'avez éveillé, j'ai été torturé par un vilain rêve qui doit avoir duré bien des heures. Je rêvais que j'é-

tais malade, comme je le suis en effet, et que mon fils était entré dans ma chambre avec un lot de clochettes et de ferrailles, qu'il agitait de la façon la plus discordante ; et je ne pouvais ni faire un mouvement ni articuler une parole. J'ai souffert un martyre qui m'a paru interminable."

Le bruit de la rue, qui avait duré une seconde, avait causé tout ce rêve, et précisément à l'instant du réveil.

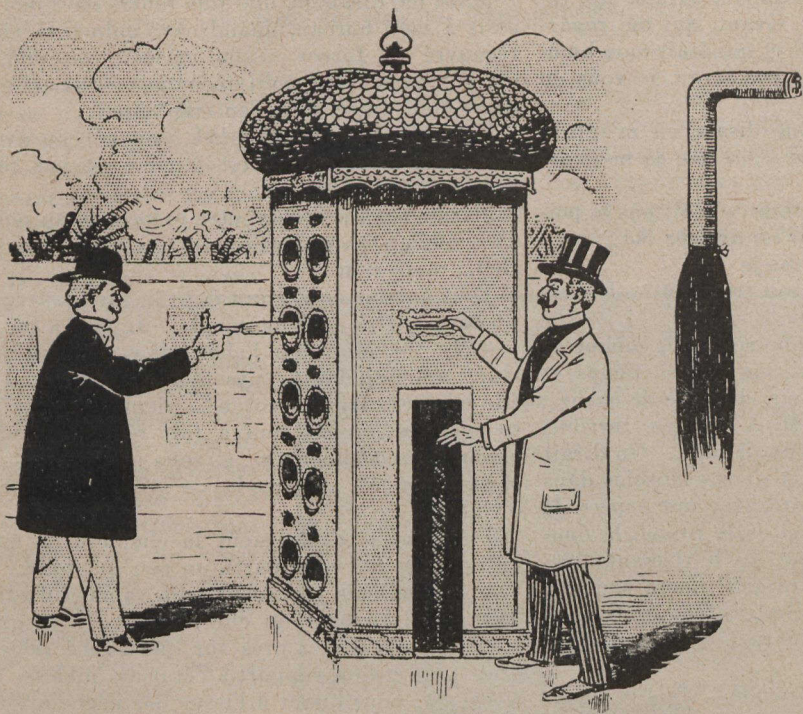
LE SOMMEIL

On ne s'endort pas d'une seule pièce, comme on pourrait être porté à le croire, et, quand on se couche pour dormir, ce n'est pas simultanément et au même instant que les différentes parties du corps tombent dans le sommeil. D'après les recherches du célèbre physiologiste Cabanis, ce seraient les muscles des bras et ceux des jambes qui perdraient leurs forces les premiers. Puis ceux qui supportent la tête, et enfin ceux qui soutiennent le dos.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

LA CHALEUR DES ETOILES

Se serait-on douté qu'il eût été jamais possible de dire quelle chaleur peut nous envoyer, à la surface de la terre, telle ou telle étoile ? C'est si immensément loin ! Je me souviens qu'il y a quelque trente ans, on était dans l'admiration parce



Un distributeur automatique de parapluies.

que Piazzi Smyth, directeur de l'Observatoire royal d'Ecosse, avait pu donner une mesure approximative de la chaleur transmise par la lune, notre voisine. Notre satellite nous échauffait, en ce temps-là, par ses rayons réfléchis, comme une bougie placée à quinze mètres de l'observateur. On a fait de sensibles progrès depuis, puisqu'on mesure la chaleur d'étoiles comme Véga, comme Arcturus. Ce n'est pas avec un thermomètre, bien certainement, mais avec des appareils tout modernes, d'une sensibilité incomparable. On a recours à des radiomètres électriques qui reçoivent les rayons de l'astre par l'intermédiaire d'un très puissant réflecteur. Un soupçon de chaleur, et l'appareil entre en jeu.

C'est d'une délicatesse inouïe. On mesure ainsi la quantité de chaleur rayonnée par le visage d'une personne placée à six cents mètres de distance, à plus d'un demi-kilomètre. Et l'on peut savoir si elle a chaud ou froid. M. Nichols, qui a perfectionné l'instrument il y a quelque temps déjà, a pu s'assurer qu'Arcturus nous envoie une quantité de chaleur comparable à celle que nous transmettrait une bougie située à neuf kilomètres. L'étoile Véga ne nous transmet que la moitié de la chaleur d'Arcturus. Et ces astres sont à des distances prodigieuses de nous. Arcturus est à 61,717,086 millions de lieues, Véga est à 30,146,423 millions !

Il ne faudrait pas en conclure que, si Véga nous envoie moins de chaleur qu'Arcturus, c'est que l'astre est moins chaud, surtout étant un peu plus près de la terre. Il nous envoie moins de calorique, parce qu'il est d'un diamètre plus faible. Le volume joue son rôle, bien entendu. Et tout porte à supposer qu'au contraire, Véga est une étoile plus chaude qu'Arcturus. En effet, par l'analyse spectrale, il est aisé de préjuger de l'état physique d'un astre. Or, Véga est une étoile neuve, dont l'évolution commence ; elle est encore à l'état de fournaise. Arcturus, au contraire, est assimilable à notre soleil, qui vieillit, fournaise encore, mais dont les feux primitifs ont perdu de leur intensité.

Quoi qu'il en soit, et sans multiplier les détails, il est acquis que les étoiles répandues en si grand nombre dans l'espace chauffent aussi la terre.

Chacune d'elles nous transmet une fraction très petite de la chaleur d'une bougie. Alors, la somme finit par constituer un chiffre respectable qu'il ne faut pas dédaigner. Il convient donc de conclure que les étoiles nous éclairent et nous chauffent.

* * *

On sait quel progrès a accompli la mécanique, appliquée à l'industrie depuis quelques années. Les appareils distributeurs automatiques les plus bizarres se multiplient sans cesse. Certains d'entre eux sont très ingénieux, trop ingénieux parfois. A titre de curiosité, nous signalons les deux suivantes avec vignettes explicatives.

UN DISTRIBUTEUR AUTOMATIQUE DE PARAPLUIES

Lorsqu'à New - York vous êtes surpris par la pluie, il n'est pas toujours facile de prendre le tramway ou un fiacre, et le mode de locomotion qui reste à employer, vous l'avez deviné, celui de rentrer à pied, quoiqu'il soit à la portée de toutes les bourses, n'est pas toujours à la portée des tempéraments délicats, qui risquent les bronchites et les fuxions de

poitrine.

Une compagnie américaine vient de remédier à cet état de choses et, moyennant un prix modique, chacun peut sortir sans parapluie, sans risquer d'être trempé pour rentrer chez soi, en cas d'averse.

Il existe donc dans différents quartiers de New-York des kiosques appartenant à la "Compagnie des distributeurs automatiques de parapluies". Sur l'un des côtés du kiosque, se trouve un parapluie maintenu par une pince métallique, vous glissez 50 cents dans l'ouverture placée au-dessus, la pince s'ouvre et le parapluie est à vous.

Pour replacer le parapluie, c'est tout à fait différent. Comme l'indique le dessin, le manche est garni d'une monture métallique en relief, qui sert de clef.

Sur le flanc du kiosque, au-dessus de chaque ouverture, existe une petite serrure. Vous ouvrez avec le manche, vous glissez votre parapluie dans l'ouverture inférieure, immédiatement le parapluie fait bascule, tombe dans une boîte, et l'appareil vous rend 45 cents en pièces de 5 cents.

La location a donc coûté 5 cents. C'est joliment pratique et... américain.

LE MEDECIN AUTOMATIQUE

Encore à titre de curiosité nous reproduisons ci-contre le dessin d'un appareil imaginé par un inventeur anglais, un inventeur tout à fait fantaisiste, empressons-nous de le dire.

Comme les médecins sont rares dans certaines colonies anglaises et que les fièvres y sont très fréquentes, il a construit un "médecin automatique" et propo-

se son invention, qu'il croit admirable, au gouvernement anglais.

Le malade, après avoir introduit une pièce d'un penny (deux sous) dans la fente réservée à cet usage, passe son poignet dans une main articulée qui sort de l'appareil et dont les doigts se replient aussitôt pour tâter le pouls du patient.

Le nombre de pulsations est indiqué sur un cadran, et la température peut se lire sur le thermomètre qui se trouve en haut et à gauche de l'appareil. Puis, ô miracle, sur une petite planchette, vient tomber une boîte contenant des cachets de quinine, dosés proportionnellement à l'intensité de la fièvre de celui qui est venu consulter le "médecin automatique".

PROPOS D'ÉTIQUETTE

LES PLACES A TABLE

L'usage de désigner les places à table ne date que du commencement de ce siècle. Sous l'ancienne monarchie, en dehors des préséances de Cour auxquelles on attachait tant d'importance et que tout le monde connaissait et respectait, il était admis, dans les relations privées, que tous les hôtes étaient égaux. Il n'y avait donc pas lieu d'indiquer les places d'honneur à certains privilégiés. Dès que le repas était annoncé, tout le monde se levait, les femmes passaient les premières dans la salle du repas et choisissaient elles-mêmes leur voisin.

On quittait la table sans plus de cérémonial, les maîtres de maison considéraient comme le premier devoir de laisser toute liberté à leurs hôtes.

Aujourd'hui, le maître de maison passe le premier pour placer ses convives, et il se croit autorisé à souligner l'âge de la personne à laquelle il offre son bras, et qui, à moins de circonstance exceptionnelle, est toujours la plus âgée.

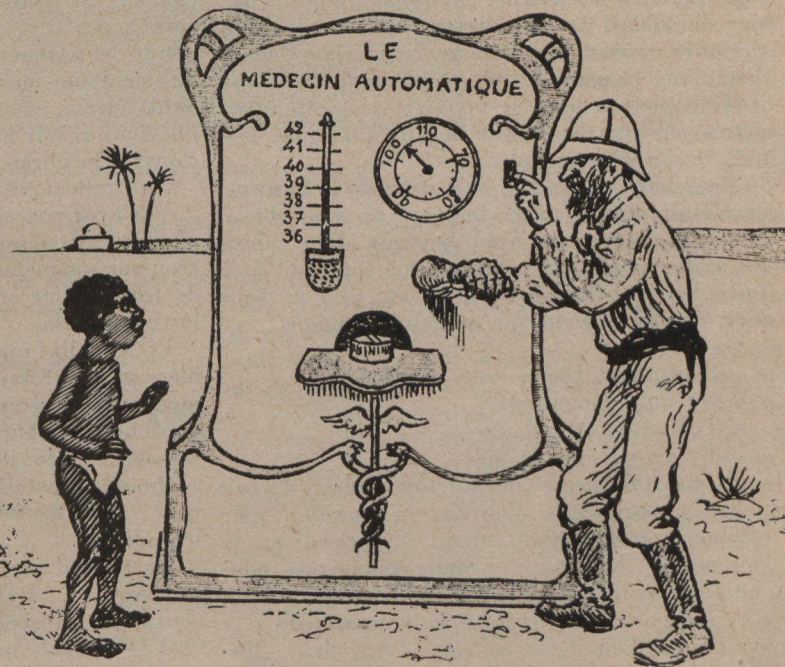
Au contraire, pour sortir de table, la maîtresse se lève la première, reprenant le bras de celui des invités qui était placé à sa droite, et tous la suivent.

VISITES DE DIGESTION

Les visites de digestion ont lieu dans les huit jours qui suivent un dîner ou le bal auquel on a été invité, et alors même qu'on n'y a pas assisté. Cette visite n'est pas rendue par les amphytrions auxquels on la devait.

SANS PERDRE DE TEMPS

Hâtez-vous de prendre du BAUME RHUMAL dès que vous ressentirez quelque embarras de la gorge.



Le médecin automatique.

Oiseaux de Malheur

—Et vous, Colonel ?

—Moi ? Puisque vous me demandez mon avis, mon cher Girodon, je vous dirai tout uniment que jamais... vous entendez bien !... jamais, je ne signerai une saleté pareille !

—Pourtant !...

—Il n'y a pas de "pourtant" ! Comment !... vous, un homme d'esprit, vous vous imaginez que je vais vous donner le droit de vous installer auprès de mon lit, pour empêcher le prêtre de venir jusqu'à moi ?...

—D'autres ont bien signé !...

—Qu'est-ce que ça prouve ?... Vous allez trouver des gens bien portants, heureux, aussi contents de vivre qu'un pot-au-feu de bouillir... Leurs derniers moments ?... s'en moquent pas mal, les imbéciles !... Est-ce que ça arrivera jamais !... Alors, bêtement, entre deux absinthes, à l'heure de l'apéritif, sur la table malpropre d'un café, au milieu du bruit des conversations et des carambolages, une moitié de cigarette aux lèvres, on signe votre papier, en rigolant, comme on signerait un chèque à vue sur les finances du Grand Turc... Histoire de blaguer et de faire le malin... Oui... Et puis, quatre jours après, le bonhomme tombe étourdi comme un boeuf qu'on assomme... Vaguement, il entrevoit qu'il va claquer, et alors, dame ! Il ne fait plus le malin... Ce qu'il y a par derrière la mort l'épouvante, et il ne serait pas fâché alors de recevoir la visite de ce raticchon dont il s'est tant moqué quand il se portait bien... Seulement, il est trop tard... Deux bons petits amis veillent sur sa carcasse... Ni les regards fous du malheureux, ni les larmes de sa femme et de ses filles n'y feront quelque chose... Il faudra qu'il crève comme un chien... Et vous trouvez ça chic, vous ?...

—Alors, Colonel, vous tenez à vous laisser harceler par les hommes noirs ?... Cela ne vous fait rien qu'un de ces oiseaux de malheur vienne croasser du latin à vos oreilles mourantes ?

—Halte-là ! mon cher... moi aussi, je m'étais fait cet épouvantail... Mais ça ne prend plus, depuis une certaine histoire...

—Que vous avez lue, sans doute, dans quelque publication pieuse ?...

—Dont j'ai été témoin, vu que j'y ai joué un rôle... Comme je n'ai pas peur que vous la racontiez jamais dans votre sale journal, je vais vous la défilier...

* * *

—Donc, mon cher, il y a sept ou huit ans, alors que j'étais commandant, voilà qu'un ancien adjudant à moi tombe malade...

Un rude troupière que ce type-là... mais crapule comme trente-six maisons de correction... Irréprochable à la caserne, passionné pour son métier de soldat, ne connaissant que sa consigne, toujours correct dans son service, esclave de la discipline, la ponctualité en personne... Quand il était quelque part, je pouvais être tranquille : j'étais sûr que la théorie serait appliquée jusqu'à la dernière virgule...

Mais dame ! quand il était sorti de la caserne, ce n'était plus le même homme : un vrai cheval échappé, galopant à fond de train dans toutes les plates-bandes de la morale, ne songeant qu'à faire les cent-dix-neuf coups, et, cela va sans dire, chrétien comme un quartier de chien...

On me dit :

—L'adjudant Chose vous demande.

—Où qu'y demeure ?...

—Telle rue, tel numéro...

—J'y vais !... que je fais.

Et me voilà arrivé devant une maison d'assez piètre apparence... J'enfile un corridor noir comme la trogne d'un turco... Un escalier... je le monte... Un palier grand comme un mouchoir de poche... je m'arrête... En face de moi, sur une porte, j'aperçois une pancarte, où il y avait écrit, en belle ronde : "Adjudant Machin..." Je frappe, et j'entre...

Eh bien, vrai !... je vivrais encore une ribambelle d'années que je n'oublierais jamais ce spectacle-là...

Tout, dans la chambre où je pénétrais, respirait la force... Les murs couverts de panoplies où se retrouvaient les armes préférées du sous-officier : sabres, épées, pistolets... dans un coin, une canne capable d'estourbir un buffle d'Amérique... dans un autre encore, un appareil Sandow...

Et, au milieu de tout cela, dans un fauteuil rembourré d'un oreiller, amaigri et tout pâle, les traits contractés par la souffrance, les yeux cernés et agrandis par la fièvre, affalé, une espèce de squelette encore vivant, qui me regardait d'un regard désespéré et qui était mon homme... Et qui n'en menait pas large, je vous en réponds...

—Tonnerre !... que je me disais, en m'approchant de lui, la main tendue, ce que ça nous arrange, la maladie !...

—Hein !... mon commandant, c'était pas la peine d'être si pimpant, pour en arriver là !...

—Voyons, voyons ! lui dis-je.

—Inutile d'essayer de me tromper... Je sais bien que je suis perdu...

Et le voilà qui m'explique son mal, comme la manoeuvre du fusil Lebel, en quatre temps et trois mouvements... Il a une maladie de coeur... Ça ne pardonne pas... Mais le plus terrible, c'est qu'il souffre comme un damné... On dirait qu'un crabe monstrueux saisit ses muscles dans ses pinces de fer, et les tord avec une espèce de joie féroce... Alors, quand ça le prend, la douleur est telle qu'on entend ses hurlements jusque dans la rue... Et dire qu'il devra souffrir ainsi jusqu'à ce qu'une rupture se produise !... Mais il sait bien ce qu'il fera... Son regard sinistré achève sa pensée...

—Que voulez-vous dire par là ?... fais-je, épouvanté.

—Regardons sous mon traversin !... me répondit-il...

Je vais à son lit, et, à l'endroit indiqué, je trouve son revolver... Les six coups chargés...

—Dites donc !... que je m'écrie... j'espère bien que vous ne feriez pas une bêtise semblable ?

—Pourquoi ?... le temps de faire partir la détente, et tout serait fini !...

—Oui, mais ce serait lâche !...

—Alors, emportez mon revolver, car, dans un moment de crise, je ne répondrais plus de moi...

Bien entendu, je ne me le fais pas dire deux fois ; je prends l'arme et la fais disparaître dans ma poche, puis, lui prenant la main :

—Allons, mon ami, du courage... Vous êtes un homme, morbleu !... Je reviendrai bientôt... Au revoir !...

* * *

Trois jours plus tard, j'y retourne...

En arrivant sur le palier, j'aperçois que la porte est ouverte... la chambre est remplie de gens affairés... Qu'est-ce qu'il y a ?... J'entre comme un coup de vent, et qu'est-ce que je vois ?...

Sur le parquet de l'appartement, gisait, au milieu d'une mare de sang, mon pauvre adjudant. Dans sa main crispée, il y avait encore un vieux rasoir à l'aide duquel il avait tenté de s'ouvrir la gorge...

Naturellement, je regarde s'il vit encore.

—N'ayez pas peur, me dit un médecin que je n'avais pas encore aperçu et qui achevait de retrousser ses manches, le malade n'a pas eu assez de forces pour atteindre l'artère carotide... On le tirera de là...

Et le voilà qui procède au nettoyage de la blessure... C'était affreux ! Il fait un pansement pour arrêter le sang, qui coulait toujours... Je donne un coup de main... Voilà mon homme sur son lit... toujours évanoui, come de juste...

Quand l'installation est finie, le médecin part... puis les voisins... et je reste seul avec le malade...

Au bout d'une demi-heure, il ouvre les yeux, m'aperçoit... Puis la mémoire lui revient en sentant le pansement... Alors, il me dit :

—Je me suis manqué, n'est-ce pas ?

—Oui, Dieu merci... vilain que vous êtes !...

—Ah ! commandant !... si vous saviez quelle crise !... Le rasoir que j'ai pris dans mon égarement était tout ébréché... eh bien ! je ne le sen-

tais même pas me scier la gorge, tant la souffrance du coeur était vive !...

—C'est bon !... Vous me raconterez cela une autre fois... Pour l'instant, mon brave, dormez !... Et surtout, n'y revenez plus !...

—Comment le pourrais-je ?... me répond-il, je ne peux même pas bouger de mon lit !...

* * *

Ça, je le savais bien... Et c'était même ce qui me rassurait en le quittant.

Mais, me disais-je, une fois rentré chez moi et assis à mon bureau, quand cet animal-là aura recouvré ses forces, si une crise le reprend, il est sûr et certain qu'il recommencera... Comment donc faire pour l'en empêcher ?...

Un rude X, que celui-là !... on a beau avoir passé par Polytechnique, on n'en est pas plus avancé pour ça...

J'avais beau chercher, être préoccupé au point d'en oublier toutes mes paerasses, je ne trouvais rien... mais rien...

Tout à coup, en sortant dans la rue, j'aperçois un curé... Une idée me vient... Je vais à lui :

—Ma foi, Monsieur l'abbé... il y a ici un malade... un adjudant... pas bien, ce garçon-là... file un très mauvais coton !... vient d'essayer de se suicider... a pas tout à fait réussi... voudra sûrement recommencer... si vous pouvez quelque chose pour ces affaires-là, ça serait le moment d'y aller...

J'indique à ce Monsieur la chambre de mon individu, et me voilà parti, un peu soucieux...

Je connaissais par coeur mon vaurien d'adjudant... Lui envoyer un curé, c'était jouer gros jeu... J'étais à peu près sûr que l'abbé reviendrait tout entier, rapport à l'état de faiblesse du citoyen... ; pour quant à l'issue des négociations, c'était plus douteux...

Enfin, on verrait bien !

Deux jours après, me revoilà auprès de mon ancien adjudant.

Parole d'honneur !... je m'attendais à recevoir des sottises...

Pas du tout !

Au contraire !

Même qu'il me dit, en me regardant d'une drôle de façon : Vous savez, mon commandant, je vous remercie...

Et le voilà qui se met à raconter un tas de choses : comme quoi je lui avais rendu un très grand service ; que jusqu'alors il avait vécu d'une manière plutôt mauvaise, mais qu'à présent, il était bien décidé à profiter du peu de temps qu'il avait encore à vivre... etc., etc...

Ce que j'étais bleu !

Vous comprenez, si j'avais fait ça, ce n'était point par conviction ; c'était parce que je ne trouvais pas autre chose, tout bonnement... Je ne comptais guère que cela prendrait, surtout étant donné mon type... Enfin, il n'y avait pas à douter du succès, puisqu'au lieu de mourir, il ne songeait plus qu'à vivre le plus possible...

Il en eut encore pour deux mois...

Ce qu'il a souffert !...

Mais, vous me croirez si vous voulez, jamais plus je ne l'ai entendu se plaindre. Cet homme, qui jurait comme un païen et qui hurlait comme un possédé, ne se départit plus de son calme... Au moment des crises les plus affreuses, il remuait seulement les lèvres comme s'il eût parlé à quelqu'un d'invisible...

Il est mort le Vendredi-Saint, dans mes bras, après m'avoir dit : Puisque le bon Dieu a tant souffert pour moi, je puis bien un peu souffrir pour lui...

Riez, si vous voulez !... moi, j'étais chaviré !

Si bien qu'après l'enterrement, j'ai été trouver le curé qui l'avait ainsi ensorcelé, et que je lui ai dit :

—Monsieur le curé, je suis trop canaille pour vous demander de m'aider à bien vivre, mais je ne suis pas assez bête pour ne pas vous demander à bien mourir... Je suis le commandant un tel... Si jamais vous apprenez que je suis malade, accourez !...

* * *

Et voilà pourquoi, mon cher Girodon, ni aujourd'hui, ni demain, ni après-demain, je ne signerai votre saleté de papier...

UNE AVENTURE SUR LA CÔTE D'IVOIRE

Débarqué depuis quelques jours à la Côte d'Ivoire avec mon détachement, je gagnai par étapes forcées les postes de l'intérieur du Soudan. Vous décrirai-je notre marche à travers les forêts vierges du centre africain ? De célèbres explorateurs l'ont fait avant moi, et mon voyage n'aurait rien de bien saillant s'il n'était survenu, en cours de route, un curieux incident qui mérite d'être relaté.

Nous étions arrivés ce soir-là à l'orée d'une immense clairière. De tous côtés, la forêt aux futaies gigantesques étendait ses lianes impénétrables, couvrant le sol de taillis épineux. Un campement sommaire fut établi pour la nuit, et mes braves marsouins, éreintés, se mirent en devoir de préparer consciencieusement le repas.

Je souffrais quelque peu d'une légère migraine, et, voulant faire diversion aux idées noires qui m'assaillaient, je m'enfonçai sous bois. Le crépuscule commençait à couvrir d'ombre le sommet des arbres géants. L'horizon rougeoyait sous les pâles feux du soleil qui déclinait ; une fraîcheur intense rafraîchissait mon cerveau, brûlé par la chaleur tropicale.

D'un trot paisible, les nilgais et les antilopes regagnaient leur gîte et, sous les hautes herbes, les serpents glissaient mollement avec un bruit de castagnettes fébrilement agitées.

Soudain, un long sifflement me fit sortir de l'étrange torpeur où j'étais plongé ; je relevai brusquement la tête. Un frisson nerveux courut sur mon corps de la nuque aux talons. Je ne vis rien, d'abord, qu'un rictus énorme, des yeux glauques et verdâtres se balançant en rythmiques oscillations sur la plus grosse branche d'un mélèze gigantesque, à une centaine de mètres de l'endroit où j'étais.

Un énorme boa entourait de ses sombres anneaux le tronc moussu de l'arbre. Sa langue triangulaire et acérée, en sa gueule hideusement béante, battait en un affolement d'horloge, et de ses prunelles ardentes, figées en un point du taillis, d'hypnotiques scintillations issaient, exerçant même sur moi, mais faiblement, leur étrange fascination.

Mes yeux se portèrent vers l'endroit que fixait le reptile ; je poussai un cri de surprise à peine contenue. Une superbe antilope se trouvait dans la pénombre grise que projetaient sur le sol les ramures touffues de l'arbre... Mue comme par un invisible ressort, elle avançait fatalement, vacillant sur ses pattes fines aux sabots nerveux ; de ses yeux placides et doux, elle fixait, elle aussi, le constrictor hideux, dont elle devenait la proie facile, qu'une force inéluctable rapprochait insensiblement.

Elle cessa bientôt de vaciller... Au même instant, en une rapidité vertigineuse, le boa se dé-

tendit, enroulant la croupe de l'antilope d'un collier visqueux, l'étouffant en ses anneaux puissants...

Un brame lamentable surgit à travers la brousse, jetant une note funèbre en la nuit qui tombait, puis... un bruit d'os qu'on écrase, et le silence...

Je partis, écoeuré...

Le lendemain, nous fûmes sur pied dès l'aube et nous reprîmes notre route interrompue la veille. A quelques centaines de mètres de la clairière, le boa, affreusement gonflé par la proie avalée, était couché, impuissant à se mouvoir, attendant que sa laborieuse digestion fût achevée. Je fis armer les



Le boa se détendit, enroulant la croupe de l'antilope d'un collier visqueux, l'étouffant en ses anneaux puissants.

fusils, une détonation retentit, en ondes sonores, dans les massifs feuillus : le reptile, atteint dans ses parties vitales, se tordit en un dernier spasme et retomba morte sur le gazon rougi...

LA VIE PAIENNE DES INDIENS CRIS

TERRITOIRE DU NORD-OUEST

Plusieurs personnes trouveront sans doute quelque intérêt à connaître la vie païenne menée par des indiens.

Le récit, qu'on va lire, a été écrit par une dame qui a vécu parmi les indiens de "Crooked Lake", dans l'Assiniboia.

DONNER UN NOM AU NOUVEAU-NE

On entend quelquefois dire que les indiens n'ont pas de noms. Il est vrai qu'ils ne connaissent pas de "baptême", mais on serait peut-être étonné du nombre de noms portés par un indien. Voici comment ils procèdent dans la cérémonie qu'ils appellent "donner un nom à l'enfant" :

Quand le bébé est âgé de trois ou quatre jours, les indiens choisissent un "vieux" ou une "vieille" pour nommer l'enfant. On habille ce dernier de brillantes couleurs et on le met emmaillotté de flanelles et de mousseline, dans un petit sac de mousse entouré d'une étoffe rouge et autour duquel pendent des ouvrages en verroterie. On couvre la tête du bébé d'un petit bonnet orné de plusieurs rubans éclatants : le jaune et le vert étant les couleurs favorites. Une grande "fête" a lieu en cette occasion. Les indiens s'assemblent dans une grande tente faite pour la circonstance ; pendant l'hiver, ils font

choix de la plus grande maison. Chaque famille prépare un mets à l'étuvée, composé de viande et de farine, et si d'autres mets sont préparés, on apporte le tout dans la tente. Les indiens font alors leur entrée et attendent l'enfant. Dès qu'il est entré, on le met dans les bras de la personne qui doit lui "donner le nom". Celle-ci l'embrasse, lui donne le nom et le passe à un autre, qui en fait autant. Cette cérémonie continue jusqu'à ce que le bébé ait passé par les mains de toutes les personnes présentes. Ensuite on offre les aliments, mais personne n'y touche avant que la personne qui a donné le nom n'ait élevé son assiette et ait demandé à Dieu d'accorder santé et longue vie à l'enfant qui vient de recevoir le "nom". Quand toutes les marmites sont vides, les indiens retournent chez eux.

MARIAGE DES INDIENS

Il est très facile à un jeune homme de trouver une épouse, il n'a pas à proférer une seule parole. Les jeunes indiens, en âge de se marier, font beaucoup attention aux

jeunes filles quand elles sont à l'ouvrage. Ils en choisissent une qui sait bien faire de beaux mocassins, de jolis ouvrages en verroterie et couper du bois. Une fois son choix arrêté, le jeune homme prend son meilleur cheval et, à la faveur de la nuit, il va le lier à la porte de la tente des parents de la jeune fille. Si le jeune homme est accepté, on prend le cheval et on le mène paître ; si non, on le renvoie à la maison du jeune homme. Le fiancé ne va pas chercher sa fiancée, mais le père de cette dernière lui donne un cheval, une charrette, une tente et tous les ustensiles de cuisine. Ainsi équipée, elle part pour la demeure de son futur, où elle dresse sa tente, y introduit les literies, les habits, en un mot tout ce qu'elle a apporté. Elle y entre et, en attendant son époux, elle fait une tasse de thé : ce sera leur premier repas pris tête à tête.

Par une marque de respect, jamais un beau-fils n'adresse la parole à sa belle-mère, ni une belle-fille à son beau-père.

LE MARIAGE D'UN TIMIDE

Quand les timides s'en mêlent !... Ils sont capables de prendre les décisions les plus hardies et que désapprouveraient toutes les personnes sensées. Qui sait alors en quelle embarrassante situation peut les engager une audace dont ils n'ont pas l'habitude ? C'est un cas de ce genre qui a été mis en oeuvre avec beaucoup de finesse et de gaieté dans la nouvelle qu'on va lire ; l'aventure qui y est contée est l'une des plus piquantes qu'il faille mettre sur le compte de cette singulière infirmité morale dont, au surplus, la victime n'est pas trop à plaindre.

* * *

Le bureau télégraphique de R... comptait à cette époque, — il y a une douzaine d'années, — parmi son personnel, un commis de première classe près de passer commis principal, qui grillait d'envie de se marier et n'osait faire à âme qui vive l'aveu de cette légitime et si louable aspiration.

Edmond Charoy, ainsi se nommait-il, était timide, très timide, le plus timide et timoré des mortels.

Ses parents, honnêtes et laborieux cultivateurs des environs de R..., désiraient vivement, eux aussi, voir leur garçon "s'établir" ; il était temps : il courait sur sa trentaine ; mais ils comprenaient trop bien qu'une paysanne ne pouvait lui convenir, que c'était à la ville qu'il fallait chercher, du côté des jeunes demoiselles brillamment éduquées et grassement dotées, — rien de trop bien, rien de trop riche pour leur Edmond ! Malheureusement, ils ne possédaient aucune relation dans la bourgeoisie de R...

Or, notre futur commis principal, dont le service actuel consistait à expédier et à recevoir les dépêches sur le poste le plus occupé du bureau de R..., le poste de Paris, s'aperçut, un matin de décembre, que son "correspondant", c'est-à-dire le collègue qu'il avait à Paris au bout du fil et qui était chargé de lui donner la réplique, de recevoir les télégrammes transmis par lui et de lui transmettre ceux à destination de R..., venait d'être changé : au lieu d'un employé, c'était "une employée" qui correspondait avec lui, et une employée non mariée.

Ayant eu occasion de lui dire "madame" à plusieurs reprises : "oui, madame, — bien, madame, — si vous voulez, madame," elle avait fini par lui répondre, en ce langage télégraphique, concentré et réduit, qui se confond avec le style nègre :

"Pas madame : mademoiselle."

* * *

Autant Edmond Charoy était troublé, incertain et pusillanime lorsqu'il était en présence des gens, autant il faisait preuve à distance, dans ses lettres, par exemple, ou "à l'appareil", d'abandon, d'expansion et d'audace.

C'était une façon de prendre sa revanche.

Peu à peu il gagna la confiance de sa correspondante ; durant les courts mais fréquents intervalles de loisir que leur laissait la transmission des dépêches, et en dépit des règlements qui interdisent ces entretiens particuliers, ils s'étaient raconté bien d'intimes détails, fait nombre de confidences.

—J'ai perdu ma mère comme j'étais encore tout enfant, lui avait-elle dit ; et mon père, alors capi-

taine dans un régiment de ligne et qui, depuis, a pris sa retraite avec le grade de chef de bataillon, m'a placée à Ecouen, où j'ai été élevée. A ma sortie de pension, je suis restée deux ans chez nous... Je vis seule avec mon père, qui n'a pas d'autre enfant... Je m'occupais du ménage, ce qui m'allait beaucoup mieux que de travailler dehors, oh oui ! Mais mon père ne possède d'autre ressource que sa pension, qui expire avec lui. Je me trouve ainsi sans fortune personnelle, et c'est afin, plus tard, le plus tard possible, à la mort de mon pauvre cher papa, de ne pas rester dénuée de moyens d'existence, que j'ai dû recourir à l'administration et me munir d'un gagne-pain.

—Ce gagne-pain, vous l'abandonnez sans doute un jour ou l'autre pour vous marier, insinua Edmond.

—Je ne le crois pas ; il n'y a guère de chances... Pas de dot, pas de mari, vous le savez aussi bien que moi. Une ouvrière, une fille du peuple, réussit facilement à se caser ; nous... il n'en va pas de



Mlle Valdier présente à Edmond son amie Mlle Mailly.

même. Je me dis parfois que le sort aurait bien dû me placer dans une condition plus humble, et, au lieu de m'avoir nanti de brevets, enseigné le piano et autres arts d'agrément, faire de moi une ouvrière..., moi qui était si bien née pour vivre dans mon petit ménage, prendre soin de mon mari et de mes marmots ! Voilà pourtant, cher monsieur, ce qu'il advient des plus ardentes et des plus saintes vocations ! concluait facétieusement l'employée, préférant ce badinage aux stériles regrets et à la déprimante tristesse.

* * *

—Elle est fort bien, cette collègue, et elle ne raisonne pas mal du tout, inférait à son tour et à part lui Edmond Charoy.

Il lui avait demandé son nom, et elle le lui avait dit :

"Marie Valdier.

—Et votre âge ?

—Fi ! le vilain ! Est-ce qu'on pose jamais cette question à une femme ?

—O la coquette ! A quoi bon ces cachotteries,

puisqu'il vous faut, tout comme nous, fournir votre acte de naissance ?

—J'ai vingt-six ans, là ! Etes-vous content ?

Il s'était même enhardi — il était si brave de loin ! — à l'interroger sur son physique ; si elle était grande ou petite...

—Plutôt grande, avait-elle répondu.

—Et mince ?

—Oui.

—Blonde ou brune ?

—Blonde.

—Les yeux bleus ?

—Oui.

—Et la peau très blanche, je gage !

—Gagez, et vous gagnerez.

—Ah ! ah ! mais... vous ne devez pas être désagréable à contempler, mademoiselle ! La main potelée ? ou bien fine et longue ?

—Oh ! mais assez, monsieur ! Jusqu'où iriez-vous, si on vous laissait ?... Faites-moi donc plutôt le plaisir de me tracer un peu votre silhouette, à votre tour.

—Tout à vos ordres, mademoiselle !

Et Edmond avait sur-le-champ satisfait cette curiosité et parlé aussi exactement et congrûment que possible de sa haute taille, de ses cheveux noirs et de sa barbe en pointe.

* * *

Petit à petit, Edmond Charoy se laissa si bien prendre à ces conversations, passe-temps et déduits, qu'il s'énamoura de sa lointaine interlocutrice et parvint au point de se décider à l'aller voir, et s'assurer si le portrait qu'elle lui avait fait d'elle était ressemblant.

—Oui, ma foi, j'irai ! Et si elle est vraiment aussi jolie..., pourquoi ne solliciterais-je pas sa main ? C'est une honnête personne, qui a fait preuve de courage et de jugement, qui a du coeur et du bon sens, qui sort, du reste, d'une excellente famille... Elle est sans fortune, mais elle ne doit pas avoir des goûts très dispendieux... Je ne ferais peut-être pas une si mauvaise affaire en l'épousant... Mais oui !

Et, sans en avertir Mlle Valdier, Edmond Charoy pria son chef, le receveur du bureau de R..., de lui octroyer deux jours de liberté, et partit pour Paris.

Ne voulant prendre aucun engagement précipité, désireux de

garder son indépendance jusqu'à la fin et de pouvoir librement et aisément se retirer si, contre toute attente, il s'était fourvoyé, Edmond avait imaginé d'effectuer ce voyage à l'insu de sa collègue et de la voir sans être vu d'elle.

—Le moral me convient... Si le physique y répond, — moi qui justement adore les blondes, les blondes minces, grandes, élancées, — je me risque, je m'enrôle dans la confrérie !

* * *

Le prudent et pusillanime garçon put sans difficulté exécuter son programme : il connaissait l'adresse de Mlle Marie Valdier — rue de l'Université, 198, — il savait quelles étaient ses heures de service, — les mêmes que les siennes, — et il alla s'embusquer, le matin de son arrivée, aux abords de la demeure de la jeune télégraphiste.

—Je la verrai bien sortir de chez elle, puisqu'il faut qu'elle soit à son bureau à huit heures précises.

Effectivement, à sept heures et demie, une grande fille blonde, aux prunelles d'un bleu de

pervenche et au teint d'une blancheur de lis, franchit le seuil de la maison.

C'était elle. Edmond lui emboîta le pas sans mot dire, la dépassa pour la regarder encore, ralentit sa marche pour se laisser dépasser à son tour et la contempler et l'admirer derechef.

De fait, elle était vraiment admirable, d'une beauté empreinte d'élégance, de charme et de souveraine distinction, et qui réalisait en tous points l'idéal du jeune homme.

Jusqu'à ses mains gantées de chevreau marron, et qu'on devinait toutes menues, mignonnes et potelées !

—Mais jamais je ne trouverai mieux ! murmura-t-il, tout rayonnant et exultant, ébloui et ravi. Jamais je n'aurais espéré... C'est un coup du sort, ma parole ! une bénédiction du ciel... Pourvu qu'elle veuille de moi, qu'elle ne me repousse pas ! Ah ! mon Dieu, si elle allait refuser !...

Malgré son excessive retenue, ses transes naturelles et continuelles, peut-être eût-il puisé dans son amour et son ivresse assez de courage pour aborder la jeune fille et lui révéler son incognito ; mais elle n'était plus seule ; chemin faisant, elle avait rencontré des compagnes, des collègues, avec qui elle s'était mise à babiller gentiment, tout en pressant le pas, et Edmond Charoy vit la gracieuse et alerte bande s'engouffrer sous la haute voûte du Bureau central des télégraphes, rue de Grenelle.

—Que faire ? Si je lui écrivais ? se dit-il. Non, ma lettre pourrait tomber entre les mains de son père... Il vaut mieux que je la précie à mon retour, que je cause avec elle par le fil, c'est plus simple... Oh ! pourvu qu'elle consente, qu'elle soit libre de disposer d'elle ! Si elle allait être engagée ailleurs ? Mais non, elle me l'aurait avoué...

* * *

Il était si éperdument épris, dans un tel état d'enthousiasme et d'exaltation, qu'il décida de regagner R... aussitôt et de courir chez ses parents pour leur déclarer ses intentions et prier son père de se tenir prêt à aller demander pour lui la main de Mlle Valdier.

Le père Charoy fit bien un peu la grimace.

—Tant de sacrifices perdus ! Un enfant pour lequel nous nous sommes saignés à blanc ! Épouser une fille sans le sou ! Ah ! qui nous aurait prédit ?... Avions-nous mérité ?... Enfin, puisqu'elle te plaît ! Tu es d'âge d'ailleurs à savoir te conduire tout seul, mon garçon, et s'il te convient de goûter de la misère...

Mais il se résigna.

—Quand tu voudras, je m'exécute, j'irai ! soupira-t-il d'un air franc et haïeux, en secouant rageusement les épaules.

De retour au bureau, à peine installé devant son appareil, Edmond entra en conversation avec Marie.

—Qu'êtes-vous donc devenu pendant ces deux derniers jours ? lui demanda-t-elle dès l'abord. Vous n'étiez pas malade, m'a dit votre remplaçant.

—Nullement, et c'était pour vous... Je suis allé à Paris tout exprès pour vous voir...

—Que me contez-vous là ?

—Et je vous ai vue, je vous ai suivie depuis votre domicile jusqu'à l'administration...

—Quel mensonge !

—Je vous assure !

—Mais pourquoi ?... Que signifie ?...

—Parce que je vous aime, parce que...

Et il lui fit l'aveu de toute la passion qu'il éprouvait pour elle et la supplia de ne pas rejeter sa prière...

—Je n'attends que votre autorisation pour dire à mon père de se rendre chez le vôtre et de lui adresser ma demande."

Quelque peu interloquée par cette brusque déclaration, Marie Valdier ne tarda pas à se remettre, et comme, en fin de compte, le caractère doux et facile et le genre d'esprit de son correspondant, qu'elle avait eu amplement le loisir d'étudier de-

puis quatre mois, ne lui déplaisaient pas, elle ne voulut point le décourager, au contraire, et lui promit que si son père ou lui se présentaient chez elle, ils seraient favorablement écoutés.

* * *

Edmond Charoy, qui venait d'obtenir deux jours de vacances et allait avoir encore besoin d'un congé, à l'occasion de son mariage, jugea préférable, afin de ne pas abuser des libéralités administratives, de laisser son père partir seul et remplir auprès du commandant Valdier sa mission officielle.

M. Charoy se mit donc en route et, l'entrevue terminée, s'empressa d'annoncer à son fils que ses vœux étaient exaucés et qu'il pouvait, en toute assurance, aviser ses chefs de l'événement qui se préparait et postuler le congé en question.

Ces dispositions prises, Edmond rejoignit son père qui, le jour même, le conduisit chez M. Valdier.

Marie, de son côté, avait interrompu son service, et, prévenue de cette visite, elle s'était mise sous les armes, prête à faire les honneurs de chez elle, lorsque M. Charoy et son fils furent introduits dans le salon.

Tremblant, — comme d'ordinaire d'ailleurs, lorsqu'il se trouvait en présence d'étrangers, — décontenancé, ahuri, Edmond demeurait debout à côté du siège qu'on lui offrait, et n'avait par la force d'articuler une parole.

Il regardait, les yeux écarquillés, bouche bée, bras ballants...

Ce n'était pas elle !

Ce n'était pas la collègue qu'il avait vue sortir de la maison, qu'il avait escortée un matin jusqu'au bureau central...

Celle-ci n'était pas blonde : elle était rousse, d'un roux clair et vif, un roux de renard ou d'écureuil.

Elle n'était pas grande et élancée, celle-ci : elle était de taille moyenne, presque courtaude, épaisse...

Oh ! !

Quoi ! C'était là Mlle Valdier, sa correspondante ? Elle avait l'aplomb de se trouver blonde, l'audace de se proclamer mince ! Elle qui se vantait de ne jamais mentir ! Eh bien, dans ce cas, elle avait de ses charmes une fière opinion, oh ! oui !

Et ses yeux qui louchaient ! Des yeux bleus, ça, il n'y avait pas à nier, des yeux bleu pâle, bleu faïence ; mais, sapristi ! ils n'auraient rien perdu de leur couleur céleste pour être droits.

D'où provenait l'erreur ? Car il y avait erreur manifeste, confusion matérielle, falsification d'identité...

—Comment ! C'est vous... vous avec qui je correspondais !...

—Oui, monsieur.

—... je correspond depuis quatre mois ?

—Mais oui, monsieur. Vous devriez me reconnaître, puisque, m'avez-vous avoué, vous êtes venu à Paris et m'avez suivie.

—Certainement... certainement..., bégaya Edmond, qui ne savait plus que dire ni que faire, tremblait plus fort que jamais, appréhendait au delà de tout de paraître ridicule...

* * *

Le commandant Valdier invita à dîner pour le soir même son futur gendre et M. Charoy, et c'est en arrivant pour se mettre à table qu'Edmond eut l'explication de ce déplorable quiproquo.

—Venez donc, que je vous présente à mon amie Berthe, ma demoiselle d'honneur, lui dit sa future en le conduisant devant une grande jeune fille, vraiment blonde, celle-là, blonde comme les blés, aux yeux d'azur, au port de déesse et à la taille de guêpe.

Mlle Berthe Mailly est une collègue, elle aussi, ajouta-t-elle. Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas... Elle est entrée en même temps que moi dans la même maison.

—Ah ! mademoiselle habite...

—Là, dans la cour, au troisième.

—Et nous... nous sommes...

—Nous sommes collègues, collègues tous les trois ! acheva Marie en frappant gaiement ses mains, ses bonnes grosses mains, rouges d'engelures, l'une contre l'autre.

—Ah ! je comprends ! murmurait Edmond pendant ce temps. Je la reconnais... Voilà celle que j'ai suivie, que je croyais si bien être ma correspondante... Ah ! ! !

* * *

Edmond Charoy n'était pas, nous le savons, de ces gens qui ne redoutent point de reculer lorsqu'ils se sont trop avancés. Il se laissa donc aller, comparut devant M. le maire et se prosterna au pied de l'autel, côte à côte avec sa blanche épouse.

Mais, s'il y a une divinité pour les braves, si la fortune vient en aide aux audacieux, il faut croire qu'elle protège aussi parfois les timides et les poltrons, car notre héros n'eut pas à regretter cette union si bizarrement formée.

Non ! loin de là.

Toute rousse et lourdaude qu'elle était, et malgré les trop évidentes illusions qu'elle se faisait sur ses attraits physiques, Marie Valdier possédait d'incontestables qualités morales, — les seules, dit-on, que respecte le temps.

Elle entoura son mari d'affection et de soins et sut le rendre très heureux.

Ce bonheur dure encore, au surplus. Nos deux personnages habitent actuellement une sous-préfecture de Bretagne dont le bureau de poste et de télégraphe a été confié à Edmond, à l'expiration même du congé qu'il avait obtenu pour se marier.

Sa femme, son ex-correspondante, a cessé de s'occuper du service pour vaquer à la gouverne de son ménage et se consacrer à l'éducation de sa fillette et de ses deux garçonnets.

Elle ne regrette pas ce changement de fonctions.

SI J'ÉTAIS !...

Si j'étais hirondelle, — au toit de l'infortune
Je suspendrais mon nid, aérien berceau,
Pour que le malheureux, dont l'aspect importune,
Trouvât un compagnon au moins dans un oiseau.

Si j'étais le zéphyr, — mon aile avec constance
Ramènerait au port l'esquif du nautonier ;
Si j'étais un rayon de la douce espérance,
Je viendrais consoler le triste prisonnier.

Si j'étais une Muse, — en ton âme, ô poète,
J'éveillerais ces chants que ton rêve poursuit ;
Berçant les nobles cœurs, près des ingrats,
[muette,
Ma voix résonnerait loin du monde et du bruit.

Si j'étais une fleur, — de la pauvre ouvrière
Je pourrais égayer l'abri silencieux ;
Je saurais parfumer l'autel où la prière
S'exhale avec la foi, pour nous ouvrir les cieux.

A. F.

On aime mieux donner que payer ses dettes. —
MLLE DE LESPINASSE.

* * *

Là où manque l'âme il n'y a point d'art, il n'y a que du métier. — PROUDHON.

* * *

L'attente est douce, mais elle s'aigrit comme le lait. — MONTAIGNE.

ILS NE L'AVAIENT PAS

Nos pères auraient été bien heureux s'ils avaient eu le BAUME RHUMAL à leur disposition comme nous l'avons.



L'ANGE DE LA CONSOLATION

Tous nos vieux, Dieu les prit — et toutes
 Dans l'herbe, sous la croix, dorment croi-
 Mes soeurette et moi, nous sommes toutes
 "Tu seras consolée et les consoleras !"

Il neigeait quand, au Ciel, maman s'en est
 Notre père, en avril, avait passé devant ;
 Nous y pensons toujours et les pleurons
 "Je suis l'Ange des pleurs... Tu seras con-
 solée !"

Les frères, que l'on vint chercher un soir,
 Est-ce toi, dis-le-nous, Ange qui les em-
 Ils avaient l'air, tous deux, de petites fleurs
 "Parce que — Dieu les aime." — Ange,
 console-moi !

" — C'est pour te consoler, que je suis venu
 "Te dire, au jour des Morts, tout ce que je
 "Prie et ne pleure plus. Je suis, chère
 "L'Ange consolateur et bon du Paradis."

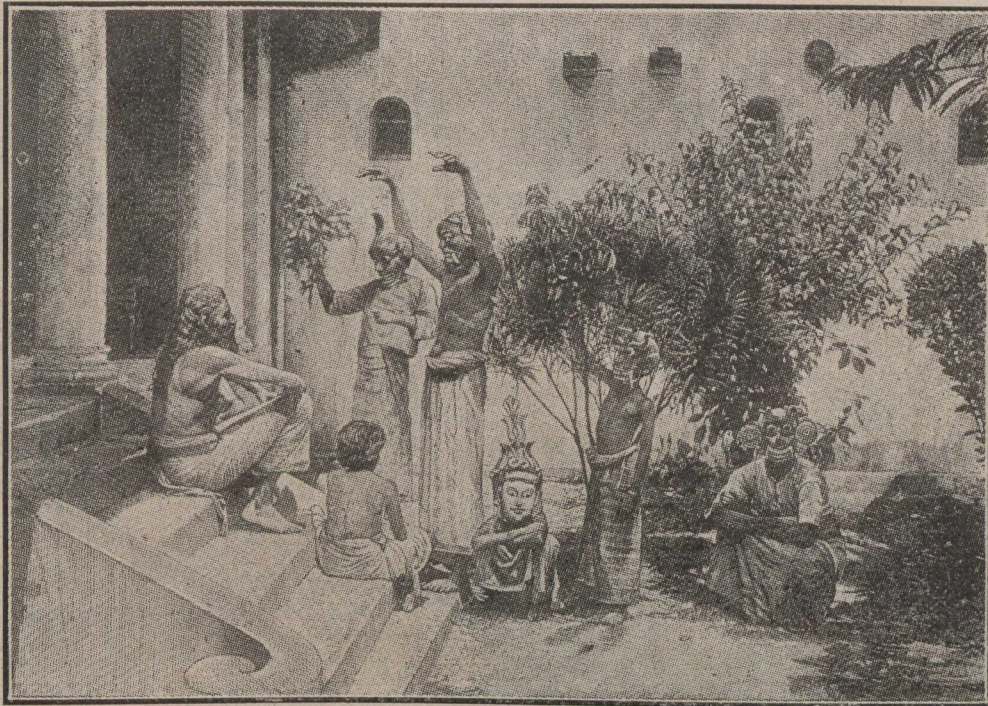
(Vigile des Trépassés) AÏME GIRON.

LES

MEDECINS SORCIERS

Médecine et sorcellerie ne font souvent qu'une seule et même science chez certains peuples, dont les bizarres docteurs ont parfois de curieux moyens de guérison.

Ayant pris les fièvres, un notable Cingalais a mandé sur-le-champ un médecin renommé — lisez un sorcier. Celui-ci est arrivé, accompagné de plusieurs acolytes costumés et masqués à la ressemblance des mauvais esprits, qui, au dire du sorcier, tourmentent le patient. Ce dernier s'assoit, on lui récite une incantation, on l'asperge au moyen d'un bouquet de plantes magiques, puis l'un des méchants esprits part dans une danse forcée, pendant que les autres hurlent de leur mieux. Enfin, le danseur, l'écume aux lèvres, tombe épuisé ; on l'emporte, et, avec lui, on emporte la maladie ; le médecin sorcier réclame alors ses honoraires.



Au pays de la sorcellerie.

CHEZ LES ACROBATES

Si vous vous rappelez vos classiques, vous vous souvenez de cette petite histoire qu'on vous faisait traduire sur les bancs du collège.

L'auteur latin raconte que, passant dans un village, on présenta à César un baladin qui fixait une aiguille dans une planche, plaçait cette planche à quarante pieds de distance et lançait avec sa bouche des pois chiches qui tous venaient s'enfiler dans l'aiguille.

Ce faiseur de tours obtenait un gros succès avec cet exercice, qui amusait fort l'entourage de l'Empereur romain.

— C'est bien, dit Jules César, qu'on donne à cet homme un sac de pois chiches qu'il a bien mérité.

Et l'auteur latin ajoute : "César voulait ainsi montrer le peu de cas qu'il faisait d'un talent méprisable".

Si cette anecdote est vraie, nous avons fait singulièrement du chemin depuis César, et aujourd'hui on paie les amuseurs publics au prix de

l'or ; ainsi, on vient d'engager à New-York pour un Music-Hall parisien, où ils débiteront prochainement, des acrobates qui sont, paraît-il, remarquables dans un genre qu'on croyait usé à force d'avoir servi. L'un est un faiseur de sauts périlleux compliqués de tonneaux vides, et les autres, ils sont seize, sont des équilibristes peu ordinaires sur la barre fixe.

Le sauteur est payé 200 dollars par soirée et les seize équilibristes, mille dollars par représentation. Nous sommes loin du sac de pois chiches de Jules César.

Le sauteur est tout à fait remarquable, et les deux photographies prises à New-York, que nous reproduisons, l'ont saisi — c'est bien le cas de le dire — dans deux de ses tours les plus difficiles et les plus dangereux. Dans le premier, on bande les yeux de l'acrobate ; on le place sur une table formant tremplin, et il se lance par un saut périlleux, puis il va tomber dans celui des tonneaux qu'on lui a indiqué. Le second tour est un peu plus compliqué. Le sauteur a toujours les yeux bandés, on place les cinq tonneaux de façon différente : un sur le sol, deux sur une chaise et deux autres sur une table ; en outre, au milieu de la table, se tient une femme, une dame de cirque, naturellement. Notre homme prend son élan, comme la première fois, saute en tournant autour de la tête de la femme et va tomber dans celui des tonneaux qu'on lui a désigné.

CONSEILS UTILES

VERNIS POUR MEUBLES (INCOLORE ET A L'ABRI DES GERÇURES). — Gomme laque nouvellement blanchie, 10 parties ; sandraque mondée et lavée, 4 parties ; élenia choisi, 3 parties ; verre pilé, 10 parties ; alcool à 96 degrés, 50 parties. On opère au bain-marie.

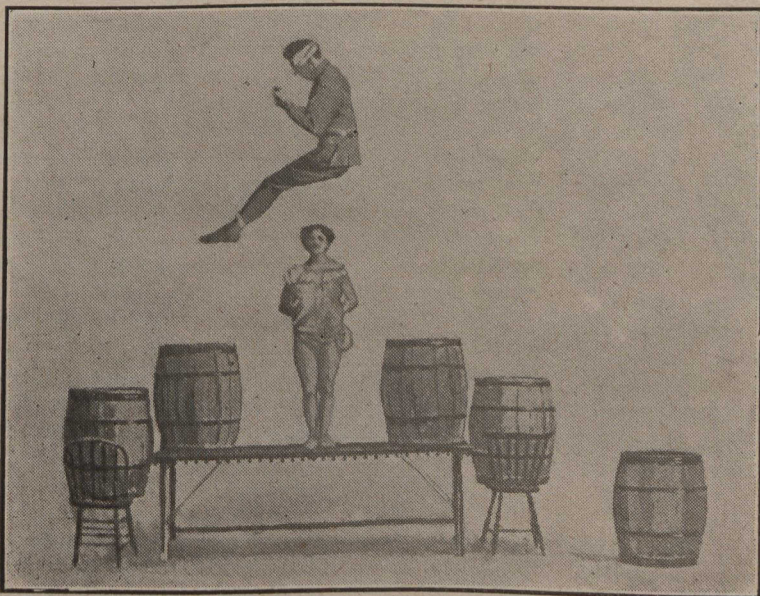
MOYEN DE FAIRE ABSORBER L'HUILE DE RICIN SANS DE-GOUT. — Ce moyen consiste à la délayer avec un jaune d'oeuf, à en faire, en un mot, une mayonnaise. Ajoutez-y un parfum quelconque, vanille, oranger, eau de laurier-cerise, et un peu de sucre. On croit boire un "lait de poule"...

POMMADE POUR EFFACER LES RIDES. — Prenez du suc d'oignon blanc, d'oignons de lis, de chacun deux onces ; poids égal de miel de Narbonne très pur, et une once de cire vierge. Mettez le tout dans un vase de terre neuf, et placez-le sur un réchaud illuminé, jusqu'à ce que la cire soit fondue ; retirez alors la terrine pour incorporer le tout ensemble ; tournez continuellement avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le mélange soit refroidi. On l'applique le soir, en se couchant, et on ne l'essuie que le lendemain.

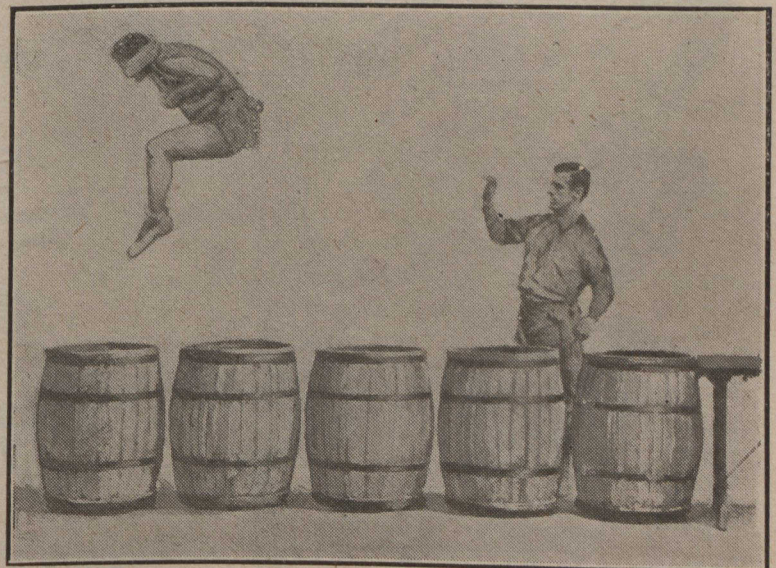
L'OIGNON. — Un journal médical entreprend de "faire un sort" à l'oignon en vantant ses qualités hygiéniques. L'oignon, dit-il, est l'aliment par excellence dans les cas de prostration nerveuse ; et il n'est rien qui donne plus vite du ton à un organisme fatigué. Il est bon contre la toux, le rhume, la grippe, la tuberculose, l'insomnie, le scorbut, la gravelle, les maladies du foie et des reins ; enfin, il éclaircit le teint.

Si tout cela est tant soit peu exact, il y a une fortune à faire, plusieurs même, à cultiver l'oignon. Les neurasthéniques en feront leur aliment quotidien, tous les malades atteints des affections énumérées ci-dessus, et enfin une bonne partie du sexe féminin.

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre en premier. — PASCAL.



Saut périlleux pardessus une personne.



Saut périlleux pardessus cinq tonneaux.

POUR NOS LECTRICES

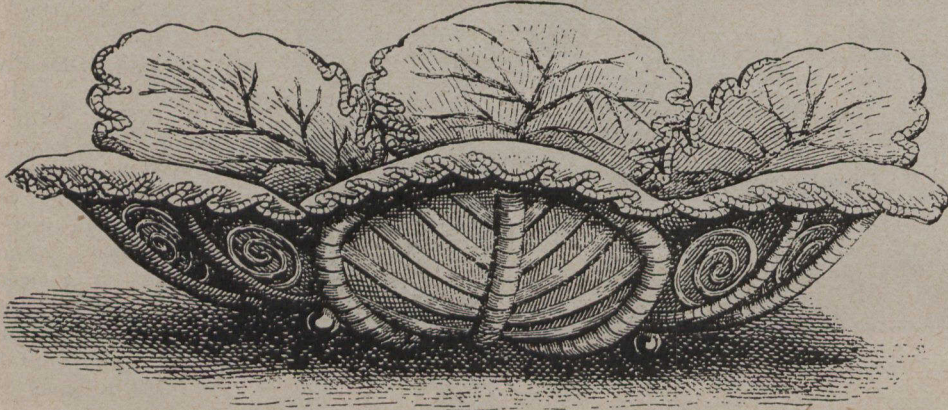
PETITS ECHOS DE LA MODE

Une fantaisie de chroniqueur avait annoncé un invraisemblable retour à la mode de la crinoline. C'était là une allusion toute chimérique. Nous porterons des jupes plus étoffées sans doute, mais rien qui approche de cette mode tant critiquée.

Les hauts de jupe se froncent, se plissent, de façon à fournir de l'ampleur dans le bas ; mais les hanches se dessinent toujours exactement. On ne

la terre, ne semblait pas appelé à devenir grand favori, en dépit de la phrase célèbre de Shakespeare, faisant apparaître la taupe dans le drame d'"Hamlet" ; toute sa notoriété restait obscure, et la pauvre taupe ne songeait guère à disputer à l'hermine elle-même son rang dans les préférences de nos élégantes mondaines.

Mais, dans la pénurie de fourrures rares où nous tombons, après avoir exploité le rat de prairie, on s'est avisé, tout à coup, que ce pelage sombre était soyeux et velouté, d'une teinte délicate ; et voilà la taupe vouée à l'avidité des chasseurs de fourrure. Au reste, celle dont nous parlons apparaît



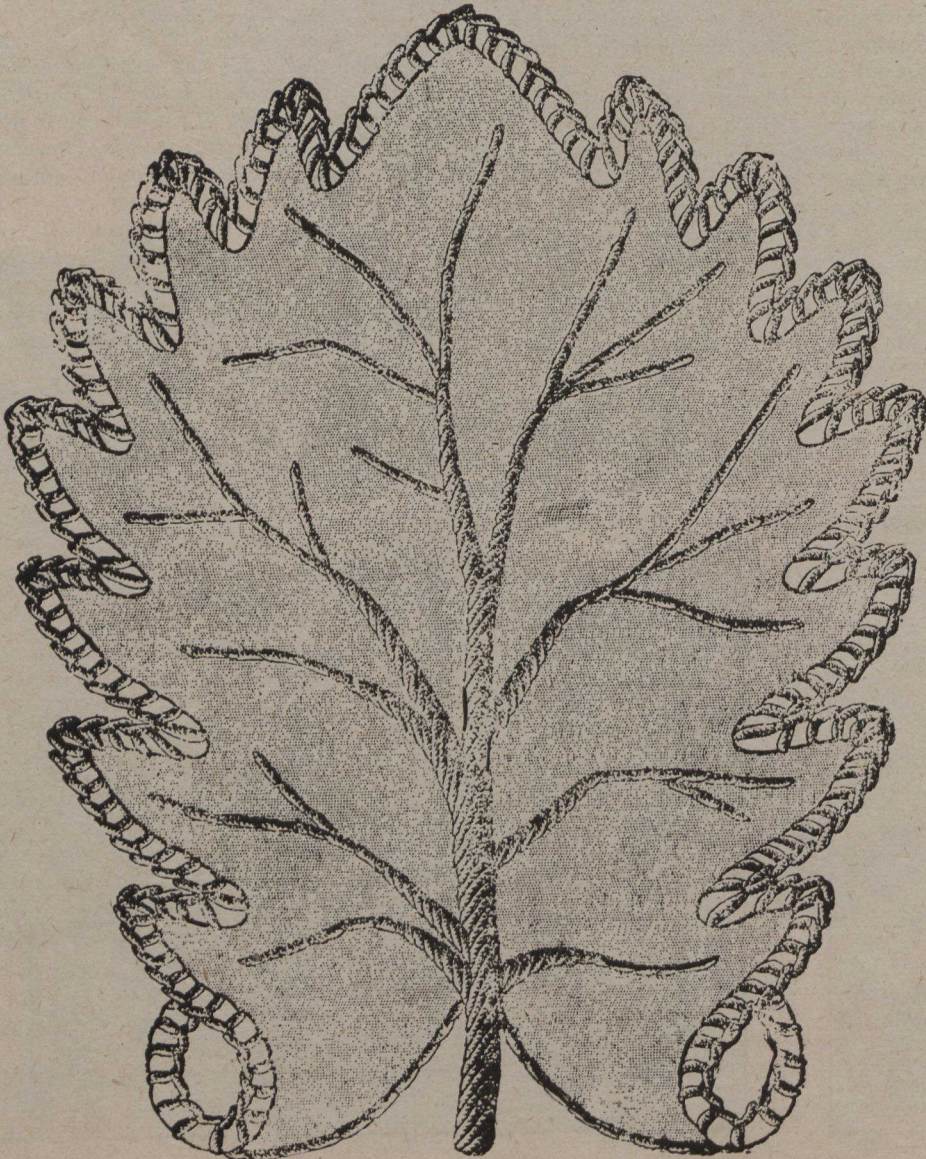
PETITE CORBEILLE A FRUITS — Cette jolie corbeille est en osier recouvert d'une housse en toile granitée blanche. Cette housse est formée par 6 feuilles. Notre dessin représente une de ces feuilles grandeur naturelle. Leur bord est bordé par une ganse blanche retenue par un feston lâche en coton rouge ; les nervures et les tiges sont exécutées au point de tige et au passé, avec du coton lavable rouge. Cette charmante corbeille fera un joli cadeau d'un travail simple et agréable à faire.

tend plus l'étoffe, il est vrai, jusqu'à la faire craquer, et quelques plis ou bouquets de fronces sont tolérés dans le montage de la jupe en arrière ; mais il n'y a aucune velléité de reprendre les robes dites bouffantes, les cages et les jupes d'acier.

* * *

On ne rêve plus que taupe. L'humble mammifère aux yeux clos, qui chemine si humblement sous

toute transformée par une préparation savante. Ce qui reste de sa peau couvre à peine le creux d'une main, et on est tout surpris de découvrir que ce petit animal n'est nullement d'un noir douteux, mais bien d'un beige éteint, d'une nuance vraiment exquise. Le drap, le velours, les plumes qui lui empruntent un ton nouveau ne sont ni brun, ni gris, ni castor, ni beige, mais un peu de



Détail de la corbeille.



CHAPEAUX TRÈS ÉLÉGANTS — I. Grand Chapeau en panne pain brûlé et lames de velours brun sur la passe, le dessous tout en velours ; la calotte est garnie de valenciennes froncées ; plumes champagne revenant sur les cheveux. — II. Toque en velours gris clair plissé, couronnée de plumes grises de tons différents, touffe de plumes derrière.

tout cela. Ce sont de ces nuances dont on raffole tout à coup, et dont on retrouverait le ton vraiment artistique dans les anciens portraits, riches en buffeteries, en pourpoints et en gants.

* * *

Nous avons à signaler aussi un grand engouement pour les franges : franges de perles, franges de soie, de chenille, d'une variété infinie. On fait en perles de très jolies franges à dessins.

Voici, par exemple, une frange de perles cristal lines roses mélangées de perles blanches formant des losanges réguliers ; ou bien ce sont des franges de soie noire perlées d'acier, de manière à former des gros pois, un branchage.

On emploiera ces nouveautés pour orner des dentelles ; on les posera sur des corsages en garniture. On en fera des échelles pour poser sur les jupes, sur les vêtements ; cela rentre dans le domaine de la passementerie dont on use sous toutes les formes et très abondamment.

Signalons aussi les jolies fanfreluches que l'on compose avec des petits rubans ombrés. On fait de légères pendeloques imitant des violettes ou des rosettes. Ce genre de garniture est emprunté au XVIII^e siècle, où l'on pomponnait beaucoup de choses de ce genre.

On emploie cet ornement, qui forme une sorte de franges ou d'aiguillettes, pour des robes légères, ou bien pour rehausser des détails de toilette tels que cravates, gilets, berthes de dentelle, pèlerines. Cela s'accorde très bien avec le goût du jour.

Les volants seront aussi très en faveur, surtout pour les toilettes de jeunes filles, auxquelles ils donneront une grande légèreté ; beaucoup de jupes auront dans le bas deux grands volants très amples, très fournis, plissés à plis extrêmement fins, et qui la recouvriront jusqu'à moitié de sa hauteur.

PAGE DE SAINT NICOLAS

CONSEILS

Oh ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant, garde ta joie,
Lis, garde ta blancheur !

Sois humble ! que t'importe
Le riche et le puissant ?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un coeur innocent.

VICTOR HUGO.

LE ROI ET LE MEUNIER

Un souverain des Pays-Bas (l'histoire ne dit pas son nom), venu à Douai pour la réjouissance populaire de "Gayant", fut aussi surpris que mécontent de constater dès le premier jour de la fête, que le peuple témoignait moins d'enthousiasme à la vue de son roi qu'à celle du légendaire et gigantesque mannequin de Gayant, accompagné de Marie Gagenan, son épouse, et de leurs enfants Jacquot, Tillou et Bimbin.

Cette indifférence de son peuple blessa au vif le monarque : aussi, montra-t-il toute la journée la plus parfaite mauvaise humeur ; il se retira avant la fin du défilé, s'abstint de paraître aux réjouissances nocturnes qui suivent toute fête vraiment populaire, et résolut de calmer sa colère croissante par une tranquille promenade au "soleil des loups".

Il quitta donc son palais à la nuit tombante, et, suivi de quelques courtisans, se dirigea vers une des portes de la ville.

A peine l'avait-il franchie, qu'il aperçut, à quelque distance, une ferme et un moulin, les plus beaux qu'on ait jamais vus en pays flamand.

—A qui ce moulin ? demanda-t-il.

—Au meunier La Guerliche, Sire.

—Et cette ferme ?

—Au "mayer" Sans-Souci.

—Sans-Souci ! Voilà un drôle plus heureux que son monarque ! Comment, un de mes sujets se mêle de n'avoir point de soucis alors que moi j'en suis accablé ? Minute, je vais lui en donner du souci, à ce particulier. Qu'on aille lui dire de ma part que je l'attends demain à mon palais pour qu'il réponde à ces trois questions : 1^o Ce que pèse la lune ; 2^o Ce que je vaudrais ; 3^o Ce que je pense. S'il se trompe il sera pendu.

Il dit, et tout joyeux, regagna son palais en se frottant les mains. Sa mauvaise humeur avait disparu, et il lui sembla que descendait en lui l'inaltérable quiétude du trop heureux fermier, lequel, à cette heure, éveillé par deux gardes du roi, devait tâter en tremblant son cou comme si la corde de chanvre y était déjà passée.

A savoir !...

* * *

Le mayer Sans-Souci possédait plus de bien et de bonheur que de finesse. Il se lamentait donc et disait déjà adieu à sa femme et à ses enfants, lorsqu'il pensa à son voisin, le meunier La Guerliche, le plus malin compère du pays.

Il alla frapper à sa porte, et lui conta son affaire ; La Guerliche lui demanda s'il était connu du roi, ou de quelqu'un de son entourage.

—Non, répondit Sans-Souci, les deux gardes qui m'apportèrent l'ordre royal parlèrent à ma femme, laquelle n'était point encore couchée, et coulait sa lessive avec la servante.

—Bon, dit La Guerliche, retourne-t'en, mayer, mets-toi au lit, dors en paix, et demain, ne bouge pas de ta maison : J'irai au palais à ta place, et quoi qu'il arrive, tu ne seras point pendu.

Sans-Souci revint chez lui et, trouvant sa femme qui l'attendait, tout éplorée, sur le seuil de la porte, il la prit à la taille, exécuta avec elle deux ou trois pas de danse, et finalement, l'entraîna joyeusement vers la cuisine, où il se versa une

—Oui, répéta La Guerliche, avec une apparente naïveté, la lune pèse une livre, à preuve qu'elle a quatre quarts.

—Tiens, mais c'est vrai ! dit le roi, qui daigna sourire.

—As-tu appris aussi ce que vaut notre personne au plus juste prix ?

—Au plus juste prix... vingt-neuf deniers, répondit La Guerliche sans hésitation.

—Drôle ! gronda le roi en se soulevant sur son fauteuil.

Et toute la cour frémit d'un long murmure d'épouvante.

—Dame, Sire, continua le meunier sans s'émouvoir, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ en a été vendu trente ! ! ! et qu'il est le Roi des rois.

—Très bien, s'écria le monarque, amusé. Et les courtisans de répéter en sourdine :

—Très bien, très bien.

—Taisez-vous, cria le roi, et toi, maintenant, l'ami, prends garde à la troisième question, et rappelle-toi que si tu restes quinaut, la corde t'attend !...

—Peux-tu me dire ce que je pense ?

—Parbleu, oui ! riposta le joyeux compère. Votre Majesté pense que je suis le mayer Sans-Souci, au lieu que je suis le meunier La Guerliche...

—Bravo, bravo ! s'écria le roi en se levant tout à fait. Je te nomme mon premier ministre, car je n'en saurais trouver de plus malin.

—En ce cas, Sire, je profite de mon arrivée au pouvoir pour me conférer immédiatement la charge de Meunier du roi. Ce sera le premier et dernier acte de mon ministère, car je remets ma démission de premier ministre entre les mains de Votre Majesté.

Ce disant, La Guerliche tira sa révérence et quitta le palais sans rien vouloir entendre des offres merveilleuses du roi — dont, à partir de ce jour, il devint le meunier officiel.

A QUOI JOUONS-NOUS ?

AUX TROIS VALETS. — Tour de cartes plus que simple, et à la portée des enfants.

D'un jeu de cartes, on retire l'un après l'autre trois valets, que l'on montre, au fur et à mesure, très rapidement à l'assistance, et que l'on pose ensuite, à part, retournés sur la table.

On raconte alors une histoire :

"Trois jeunes gens (les valets) ayant fait des dépenses dans un café (le paquet de cartes) se sautent — ne pouvant payer — par différents côtés, et conviennent de se retrouver tous ensemble en un endroit désigné. L'un fuit par le toit (on place un valet, toujours retourné, sur le paquet), l'autre par le milieu de la maison (on en insinue un au milieu du jeu), le dernier par la cave (on pose le troisième en dessous). Le maître de l'établissement t bouleverse tout en les cherchant (on coupe)."

Il n'y a qu'à examiner le paquet, carte à carte, et l'on découvre les trois valets effectivement réunis. Comment cela s'est-il fait ?

EXPLICATION DU TOUR. — Avant tout, on a laissé au-dessous du paquet le quatrième valet, qu'on s'est bien gardé de montrer. Comme on en met encore un en-dessous pendant l'expérience, il est clair que, quand on a coupé, ces deux valets rejoignent celui qui est au-dessous. Il y a donc bien trois valets l'un contre l'autre.

Mais ce ne sont pas exactement ceux que l'on a fait voir ? Certainement non. Qu'importe ?

C'est précisément pour ce motif qu'il faut, au début, en allant très rapidement, montrer que ce sont bien des valets qu'on place sur la table, mais sans laisser le temps de les bien distinguer et de les reconnaître.



Les charmes de la musique à la ferme.

chope de bière mousseuse, qu'il but à la santé du roi.

Le matin, dès la première heure, La Guerliche, en sabots et veste de toile, arrive souriant au palais, demande le souverain, et, comme celui-ci dort encore, il s'impatiente et maugrée contre ce retard.

Enfin, on vient le chercher pour l'audience royale, à laquelle il se présente avec une désinvolture parfaite, les mains dans les poches, le bonnet sur le chef.

—Avance, drôle, dit le roi : tu me parais bien fanfaron ; t'es-tu informé, selon mon ordre, de ce que pèse la lune !

—Il le fallait bien, Sire, répondit le paysan en se grattant la tête de l'air du monde le plus sot.

—Et quel est son poids ?

—Une livre, Sire.

—Une livre ?" répéta le monarque en tirant sa pipe de sa bouche et en fronçant le sourcil avec colère.

A coup sûr, ce rustre se moquait de Sa Majesté ; les courtisans, suffoqués de cette audace, reflétaient en des mines indignées les sentiments de leur prince.

UNE BONNE FARCE



—Pauvre petit, il ne peut pas atteindre l'eau, et il voudrait boire.

—...Allez boire !

—Voyez, il boit !

Le Nègre du Régiment

Si l'on passe au régiment de "fichus quarts d'heure", les joyeux vivants, les soldats en bonne santé, savent se dédommager.

Je me rappelle, entre autres souvenirs hilairants, certaine représentation burlesque dans la chambrée, au retour du Théâtre où l'on donnait alors "Michel Strogoff", "le Courrier du Tzar".

Nous autres, artilleurs, nous avions donc résolu de reprendre sur-le-champ la pièce écrite du célèbre roman de Jules Verne, et, pour corser la bouffonnerie, d'y ajouter des variantes : c'est ainsi que l'un de nous crut devoir se faire une tête de nègre ; afin d'y parvenir, il se frotta le visage du noir récemment passé sur les plinthes de la salle.

Ce fut un spectacle de folie invraisemblable, détoussu et cependant plein de traits d'esprit. Lorsqu'il s'acheva, dans un homérique éclat de rire, notre "nègre" proposa de nous photographier. Avec un sac, trois fusils et une cartouchière, il improvisa un appareil ; une couverture tenait la place du mystérieux voile noir.

—Attention, tous en place, et qu'on ne bouge plus !

Et, souriants, groupés par l'opérateur, nous nous efforçons en vain de garder notre sérieux, lorsque tout à coup, d'une chambre voisine, par la porte entr'ouverte, nous arriva cet avertissement discret : "L'adjudant de semaine !"

Ouf ! vlan ! pan ! chandelles soufflées, rideau tombé, nous sommes au lit, plusieurs même avec leurs bottes de conducteurs. Et un ronflement général, trop général, trop bien rythmé, s'efforce de prouver que tout le monde dort.

Cependant, l'adjudant a paru :

—C'est ici que l'on faisait ce tapage... un tapage... oui... quoi... du chambard enfin ! C'est ici !

Et le ronflement de s'accroître, si bien que deux pauvres diables, un Vosgien télégraphiste et son voisin l'armurier, brusquement s'esclaffent.

—Ah ! c'est vous. Un Tel, et vous Tel Autre, bon ! ça y est, à la boîte, suivez-moi !

Comme l'enfant, le soldat est sans pitié... Deux minutes après, ce fut à qui blaguait les compagnons pincés. Henry, le "nègre", riait plus fort que tous de l'armurier et du télégraphiste.

Mais la justice immanente n'est pas chose vaine...

Nous croyions avoir dormi un quart d'heure à peine quand la trompette sonna le réveil. Nous nous fussions peut-être rendormis : heureusement, le "chef", grand frère aîné, un papa plutôt, et qui, sans doute, avait eu vent de la plaisanterie, vint nous donner le bon conseil : "Ce matin, vous savez, que pas un de vous ne manque à l'appel ! On vous tient à l'oeil !"

Du même bond, tous furent à bas du lit, tous... excepté le "nègre" : "Moi, grogna-t-il sourdement en ramenant le drap sur sa tête, je "repique"... tant pis !"

Rafraîchis, boutonnés en hâte, nous descendîmes quatre à quatre le vieil escalier de bois, et nous nous précipitâmes dans la grande cour du quartier, juste au moment où retentissait la première note de la deuxième sonnerie, celle de l'appel.

—Fixe !

Ce commandement, les autres jours, n'avait pour nous rien d'imposant, mais, ce matin-là, il nous causait des inquiétudes : le capitaine adjudant-major se dirigeait vers nous. Qu'allait-il se passer ?

Le capitaine était déjà au milieu de l'espace vide entre les deux rangées de batteries, lorsque parut à l'entrée de la cour, en uniforme de servant, un superbe nègre ! lui aussi, se dirigea vers nous.

C'était "le nôtre", qui, tout à coup résolu, s'était habillé sans penser au maquillage de la nuit.

Notre "chef" allait le renvoyer... mais déjà le capitaine adjudant-major, silencieusement, commençait l'inspection.

—Eh bien, vous, mon gaillard, qu'est-ce que vous faites ? Vous oubliez donc les godillots pour vous cirer le visage ?

Réveillé enfin par cette apostrophe, le "nègre" porta la main à sa joue, et, considérant l'extrémité de ses doigts noircis :

—Ah !... mince !

Nous n'étions pas à Waterloo ; le mot de Cambronne eut un succès de rire colossal ; le capitaine éclata dans son dolman, le "chef" pouffa, tout le peloton se tordit ; de proche en proche, l'hilarité gagna les douze batteries, si bien que, pris eux-mêmes dans cette formidable gaîté, les graves trompettes rirent, sans savoir pourquoi, et li leur fut impossible de sonner...

—Eh bien, mon vieux, disait le "nègre" quand on lui rappelait ces choses, tu parles d'un triomphe...

JEAN DE LA HEVE.

ENTRE VOISINS A PARIS

—Que pensez-vous de notre nouvelle voisine, chère amie ?

—Vous savez bien, chère madame, que je ne calomnie jamais personne... Néanmoins, le mari me paraît fort à plaindre... Il ne méritait pas une pareille femme, pour sûr !

CHEZ LA MODISTE

Une femme de soixante-cinq ans, très élégante, entre :

—Je voudrais voir un chapeau...

La patronne à une ouvrière :

—Mademoiselle Marie, apportez des modèles... pour jolie femme de vingt à vingt-cinq ans !...

La cliente, ravie, a acheté trois chapeaux !



—Vous êtes drôle, Monsieur !
—Oui, j'adore les bonnes plaisanteries.

—Oh ! la sale bête !

..... !

BIZARRERIES DE LA LANGUE FRANCAISE

On dit que les morts vont vite, et cependant, les corbillards marchent au pas !

AU RESTAURANT

—Gargon, je vous assure que ce poisson a un drôle de goût.
—Impossible, monsieur, on l'a encore désinfecté ce matin !

PENSEE D'ALBUM

“On dit que les hommes sont oublieux des bienfaits. Allons donc !... Ce que j'ai rencontré de gens qui se rappellent éternellement un service... quand ce sont eux qui l'ont rendu !”

BOIREAU FAISANT SON MENU

—Julie, qu'avez-vous pour le dîner ?
—Une fraise de veau, monsieur.
—Parfait ! Vous donnerez le veau comme rôti et vous servirez la fraise comme dessert !

CHARLATAN INGENIEUR

A la foire Saint-Laurent, un charlatan avait écrit sur son échoppe : “ici, pour la bagatelle de deux sous, chacun de vous peut voir celui qui l'aime le mieux au monde. Pour éviter la curiosité et les indiscretions, on n'admettra qu'une personne à la fois.”

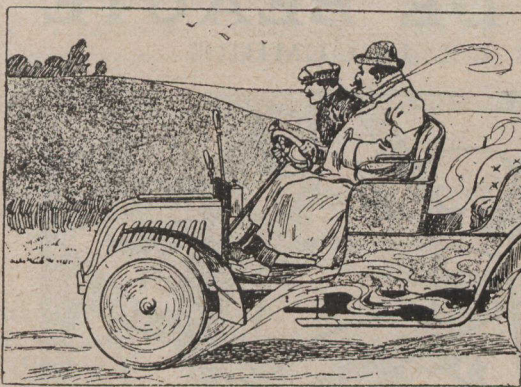
On entra, et, dans une baraque en toile rouge, on se trouvait en face d'une glace de Venise, où l'on avait le plaisir de contempler sa propre image.

IL ETAIT UN PETIT BONHOMME



Le petit Monsieur, bousculé. — Dites donc, êtes-vous myope ? Au lieu de regarder vos pieds, vous feriez mieux d' regarder d'avant vous !

UN ESSAI DE VITESSE



I

Le client. — La voiture marche bien, et maintenant montrez-moi la vitesse avec laquelle vous pouvez l'arrêter.

A PROPOS DE BOTTES

Un jeune homme à moustaches et en robe le chambre, ouvrant sa porte et parlant à un visiteur qui ressemble comme deux gouttes d'eau à son bottier :

—Monsieur, je ne vous remets pas.

Le bottier. — Au contraire, monsieur, vous me remettez toujours.

UN MAITRE DE LANGUES

L'élève. — On assure, cher maître, que vous êtes un de nos polyglottes les plus distingués...

Le maître. — On exagère, cher monsieur, on exagère...

L'élève. — On va jusqu'à dire que vous êtes parvenu, en quelques années, à vous rendre maître de toutes les langues européennes.

Le maître. — A part deux, cher monsieur : celle de ma femme, et celle de ma belle-mère !... Ce qu'elles m'ont donné de mal, ces deux dernières !... Vous vous en doutez, n'est-ce pas ?...

LA DERNIERE DE GUIBOLARD

—Te souviens-tu de cette magnifique montre que j'ai perdue il y a cinq ans ?

—Parfaitement... je m'en souviens...

—Tu te rappelles que je l'ai cherchée dans tous les coins et que je n'ai jamais pu la retrouver ?

—Oui, eh bien ?

—Eh bien, hier, en passant un vieux gilet mis par moi au rancart, sais-tu ce que je découvre dans l'une des deux pochettes ?

—Ta montre, parbleu !

—Non, mon vieux... je trouve... Ah ! je te le donne en cent, tu n'y arriveras jamais !

—Voyons, parle...

—Eh bien !... je découvre au fond de ma poche, le trou par où j'ai dû perdre ma montre !... C'est la faute à ma femme !

BORGNE

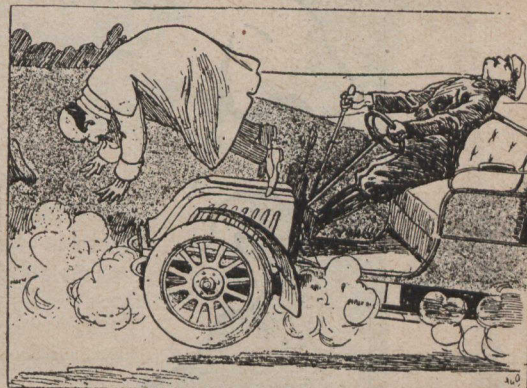
Un borgne gageait, contre un homme qui avait une bonne vue, qu'il voyait plus que lui. Le pari fut accepté.

—J'ai gagné, dit le borgne, car je vous vois deux yeux et vous ne m'en voyez qu'un.

CHEZ UN MARCHAND D'ANTIQUITES

La grosse dame. — Est-ce que ce hamac est assez résistant ?

Le marchand (obséquieux et qui, on le sent, a fréquenté les bonnes maisons). — Vous pouvez vous y mettre sans crainte, madame ; il supporterait un hippopotame.



II

—Voilà, monsieur !

EVOLUTION

On peut voir encore le nom de Mme T... parmi ceux des femmes que les journaux citent pour leur beauté, leur esprit, leurs fêtes et leurs toilettes.

Belle ! Ah ! ses yeux ! Quel mystère troublant ! Spirituelle ? Comme elle déclinait agréablement les compliments, avec quelles phrases piquantes elle remettait à leur place les soupirants trop entreprenants !... Ses fêtes ? dîners, réceptions, bals, soupers, les chroniques mondaines en étaient pleines. Et ses toilettes ? Superbes, ravissantes, renversantes, et si bien faite était Mme T... que le couturier lui bâclait sa robe en deux nuits, sans une retouche à vérifier, Mme T... donnait du génie à son couturier.

—Quelle femme heureuse ! devez-vous penser.

Que non !

—Oui, disait-elle dernièrement à une de ses amies, je suis bien à plaindre. Lorsque mon mari n'était que mon fiancée, il avait la funeste habitude de perdre son temps en paroles inutiles, mais peu à peu il s'est corrigé, à mesure que nous nous sommes connus davantage.

—Comment cela ?

—Par suite d'un développement naturel, une évolution, comme vous diriez peut-être.

Par exemple, la première lettre qu'il m'écrivait avant notre mariage se terminait par ces mots : “Je suis, chère mademoiselle Berthe, avec le plus grand respect, votre dévoué

“Gustave T...”

Lorsque nous dûmes nous marier, il modifia sa signature de cette façon :

“Je suis, chère bien-aimée,

“Votre Gustave.”

Il y a déjà, comme vous pouvez le constater, une réduction de soixante-quinze pour cent.

La première lettre que je reçus après notre mariage, lors de son premier voyage, est signée :

“Ton G...”

On a peur de se compromettre.

Mme T... soupira longuement et ajouta :

Il y a quinze ans que nous sommes mariés ; voici une lettre que j'ai reçu de lui, hier matin ; comme vous voyez, elle est signée :

“G...”

Je me demande avec angoisse comment il pourra signer dans cinq ans d'ici.

CONCOURS DE BEAUTÉ

POUR LE MOIS DE DECEMBRE



AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs que notre Concours de Péage pour le mois de Novembre se termine le 7 Décembre au soir. Que les retardataires veuillent bien s'en souvenir et profiter des derniers jours pour nous faire parvenir leurs réponses. Le concours sera définitivement clos à la date fixée et les résultats publiés dans notre numéro du 12 Décembre.

Lire ci-dessous nos conditions pour le concours de Décembre.

NOTICE EXPLICATIVE

Il est évident que ce monsieur n'est pas très beau. Pour l'embellir il faudra trouver dans les morceaux que vous voyez à droite et que vous aurez découpés, des traits qui seront sinon très jolis, du moins réguliers. Ainsi, vous choisirez : un nez, une lèvre supérieure, une lèvre inférieure, une arcade sourcillière, un menton, un cou et un oeil. Collez-les à la place de ceux qui forment la figure de ce monsieur de façon à le rendre aussi beau que vous pourrez.

Nous acceptons les solutions du 31 décembre au 7 janvier 1904 inclusivement.

Prière d'adresser les réponses à :

BALSAMC,

Bureau de l'Album Universel, Montréal.

10 PRIX

Les prix suivants seront accordés aux envois donnant, la, ou les sommes les plus faibles à dépenser pour atteindre le but proposé.

1er prix : Un abonnement d'un an à l'Album Universel.

2e prix : Un abonnement de six mois à l'Album Universel.

3e prix : Un abonnement de trois mois à l'Album Universel.

Les personnes obtenant les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e prix auront droit à un portrait en couleurs de Sa Sainteté Pie X.

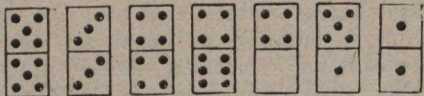
Les réponses seront récompensées d'après leur mérite, et selon leur ordre d'arrivée à nos bureaux.

Le portrait de Sa Sainteté Pie X, offert aux gagnants de ce concours, est le plus beau que l'on puisse voir en ce pays. C'est une très belle reproduction en couleur, qui mérite les honneurs d'un cadre. Ses dimensions sont de 16 1/2 pouces par 20 pouces, tout le monde essaiera d'en gagner un.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LES DOMINOS

Si vous avez pris les dés qui suivent :



et que vous soyez premier, quelle sera votre pose ?

QUESTION ENIGMATIQUE

Contre qui Piron lança-t-il cette boutade, et à quelle occasion ?

"Voici la première fois que X... sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville."

CHARADE

Cicatrice... Voilà mon Un
Puis pour la syllabe dernière,
Je mets un petit trou commun
Bien connu de la couturière.
Homère a chanté mon Entier,
Pour toi, lecteur, c'est un confrère
Que sans trop te faire prier
Tu vas dénommer, je l'espère.

PETIT PROBLEME

Pour les amateurs de calcul.

Il existe un nombre de six chiffres qui est doué d'une particularité intéressante. Si l'on multiplie ce nombre par 2, on obtient un nouveau nombre de six chiffres. Chose curieuse, les chiffres du nouveau nombre sont, dans un autre ordre, exactement les mêmes que ceux du premier.

Si, au lieu de le multiplier par 2, on le multiplie par 3, le nombre obtenu présente encore cette particularité d'être composé des mêmes chiffres que le nombre original.

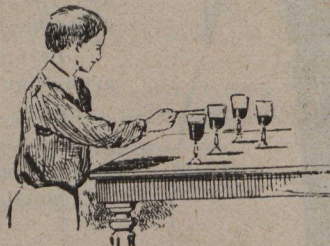
Si, au lieu de multiplier par 2 ou 3, on multiplie

rap 4, par 5 ou par 6, le même fait se reproduit toujours et les chiffres de ces nouveaux nombres sont invariablement les mêmes quoique dans un autre ordre.

Quel est ce nombre extraordinaire ?

QUAND ON N'A PAS D'INSTRUMENT DE MUSIQUE

Placez sur une table, en une file, une série de verres tous semblables et versez à l'intérieur de moins en moins d'eau. En frappant dessus avec un couteau ou une baguette de bois, vous verrez qu'ils n'émettent pas tous le même son. Si vous



avez l'oreille musicale, vous pouvez régler chaque verre, en versant plus ou moins d'eau, de manière à ce que le premier donne le "do", le second le "ré", le troisième le "mi", etc. Et vous pouvez jouer "Au clair de la lune", "J'ai du bon tabac", ou autre chose de plus compliqué en frappant les verres dans l'ordre nécessaire.

JEUX DE SOCIÉTÉ

CHAMBRE A LOUER. — Les joueurs sont assis en cercle leurs chaises très rapprochées. Un joueur désigné par le sort se tient debout au milieu ; chacun crie : "Chambre à louer ! chambre à louer !" On se lève et on change de place le plus vivement possible. Celui qui est debout cherche à profiter de l'occasion pour trouver un siège, le joueur moins habile, dont la place a été prise, reste debout et paye un gage.

ANAGRAMME

Dans la Loire, on voit le Premier.
Deux, mont fameux suivant l'Eglise,
Dont on parle au temps de Moïse.
Il vous faut chercher le dernier
Placé sur la côte d'Afrique,
Après d'un golfe magnifique.

CALEMBOURS

D. — Quelle différence y a-t-il entre un juge et un escalier ?

R. — Pour un juge, on lève la main ; pour un escalier, on lève le pied.

D. — Quelles roues ne tournent pas ?

R. — Celles d'une voiture qui stationne.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 84

Question littéraire. — Cette pensée est de Voltaire.

Rébus. — L'art est long, et la vie est courte.

Mot à mot : La, ré — long E — lavis — é court — t' — oeufs.

Logogriphe. — Fanon ; Faon.

Lettres interverties. —

—Où vas-tu si vite,

Papillon léger ?

—Sur la marguerite

Je vais voltiger.

PROBLEME DE DAMES

Blancs	Noirs
56 à 49	18 à 45
30 24	43 56
71 65	60 58
34 27	21 23
24 17	15 41
47 36	58 34
18 28	39 65
28 4	42 29
44 38	45 32
4 72	gagne.

L'Ordonnance du Docteur

I

Avenue du Bois-de-Boulogne. Onze heures du matin. Le Dr Ladouche D. M. P. (docteur médecin parisien) est abordé par un grand jeune homme, Abel Dufrisson: nature ronde, joviale, exubérante.

—Bonjour, docteur! Comment va?
 —Pas mal. Et vous?
 —Oh! moi, je ne sais si je dois vous répondre.
 —Pourquoi?
 —Parce que je vous connais, vous autres, médecins! Avec vous, il faut mesurer les paroles... Si j'ai le malheur de vous informer de ma santé, vous en profitez pour me compter une visite de dix francs...
 —Allons, ne craignez rien, vous. Je recevrai de vos nouvelles... gratis!
 —Ça, c'est gentil.
 —Et même, je vous donnerai quelque chose par-dessus le marché.
 —Une potion?
 —Non! Des places de théâtre.
 —Sans blague?
 —Voilà. Je suis médecin du théâtre de l'Odéon. Ce soir, je suis de service. Seulement, je suis invité à dîner à Rambouillet. Alors, j'ai pensé à vous, cher ami. Voulez-vous me remplacer et voir la pièce dans le fauteuil du docteur?
 —Justement, je ne connais pas cette pièce et ce serait avec plaisir... Mais je n'ose accepter. Supposez que ce soir, pendant qu'à l'Odéon je remplace le docteur Ladouche, quelqu'un se trouve mal dans la salle?
 —A l'Odéon, on se trouve toujours bien.
 —Enfin, je ne suis pas médecin, et si on vient me chercher pour composer une ordonnance?
 —Il n'y a que cela qui vous inquiète? (Tirant un papier de son portefeuille.) Tenez, en voilà une toute prête.

—Une ordonnance pour quoi?
 —Pour n'importe quoi. C'est ce que nous appelons "l'ordonnance inoffensive". Elle ne compromet personne et fait patienter le malade, en attendant mieux.
 —Bon... Comme ça, je veux bien.
 —Alors, je peux aller dîner à Rambouillet?
 —Sur vos deux oreilles.
 (Les deux amis se serrent la main, et partent en riant).

II

Au théâtre de l'Odéon. Le rideau vient de tomber sur l'acte de la prison. Des voix crient: "Demandez le programme, l'Entr'acte!... Croquettes, sucre de pomme, des oranges!" Tout à coup, au balcon, une bousculade se produit. Des gens s'empressent autour d'une jeune femme évanouie: "Ah! mon Dieu!... Quoi?... Qu'est-ce qu'il y a?... Des voix inquiètes réclament:

—Le médecin de service! Le médecin de service!
 —Il n'est donc pas là?
 —Si, il occupe le fauteuil d'orchestre 172.
 (Un contrôleur se précipite vers Abel Dufrisson, qui ne s'est aperçu de rien et lit tranquillement son journal).
 —Docteur! un accident... Venez vite.
 —Un accident? Ce n'est pas possible.
 —Si, docteur... Une dame...
 —Une dame? Elle ne peut pas être très malade... Ce n'est pas possible!
 (Le pseudo-docteur, très troublé, arrive près de la jeune femme évanouie. Un spectateur prend la parole).
 —Elle mangeait un sucre d'orge, docteur... Et elle s'est étranglée avec le petit bout pointu.
 —Ah! Alors, qu'est-ce qu'il faut faire?
 —Comment! Vous ne savez pas?
 —Si, si... Il faut attendre que ça fonde!
 (Puis se souvenant du petit papier inoffensif.) Attendez! Voici une ordonnance... toute prête.

(Il prend un air important.) Avec ça, je réponds de la malade!

(Le contrôleur, avant de courir chez le pharmacien, lit tout haut):

"Sucre, 50 cent.—tomates, 30 cent.—hareng saur, 15 cent.—camembert, 70 cent.—pétrole, 1 fr. 25..."

(Et l'infortuné Dufrisson tombe atterré sur un fauteuil en murmurant):

—Ladouche s'est trompé... Ce sont ses dépenses de ménage. S'ils font un mélange de tout ça, ça va en faire une salade!

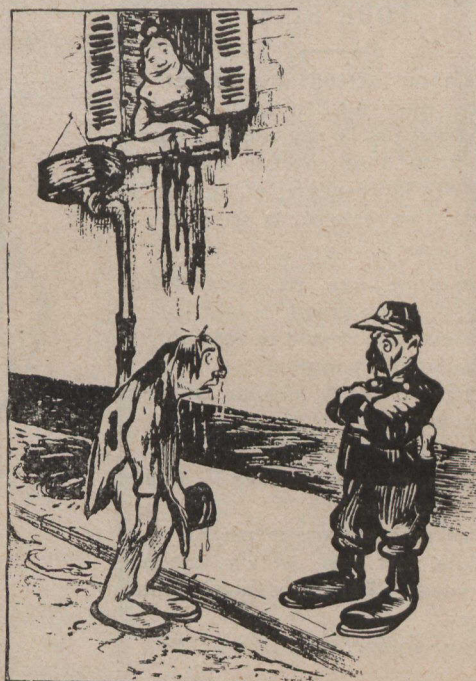
LES SURPRISES DE L'IVRESSE

Un abominable pochard est conduit au poste, où il passe la nuit. Le lendemain matin, le commissaire l'interroge:

—Pourquoi, sans aucun motif, avez-vous roué de coups votre infortuné concierge?

Et l'homme, en ouvrant les yeux, ahuris:

—Comment! Comment! Ce n'était donc pas ma femme?



—Comment, voilà une dame qui vous jette son eau sale sur la tête, et vous lui criez merci!!

—Mais oui, merci de ne m'avoir jeté que l'eau, alors qu'elle aurait très bien pu me jeter le vase avec!

DANS UN MAGASIN

—Je voudrais une paire de gants.
 —Quel est votre numéro?
 —3,573.

MOT DE LA FIN

—Pour vos étrennes, mon gendre, je vous offre mon buste. Aimez-vous mieux me voir en marbre ou en bronze?
 —J'aimerais mieux vous voir... en terre.

FABLE-EXPRESS

Un monsieur, tous les ans, venait au cimetière Contempler le tombeau de feu sa belle-mère, Quoique ce fût très loin pour aller et venir...

Morale:

Sans un peu de travail, on n'a pas de plaisir.

EN POLICE CORRECTIONNELLE

—Prévenu, quel est votre état?
 —Un peu fiévreux, mon président; j'ai pas fermé l'oeil de la nuit; c'est égal, je vous remercie pas moins!

RETOUR DE VOYAGE

Le petit vicomte. — Joseph, il ne s'est rien passé pendant mon absence?

Joseph. — Si, monsieur... le tailleur de monsieur n'est pas venu présenter sa facture.

ENTRE MERIDIONAUX

Les gens de chez nous sont si bavards que, quand ils meurent, on ne leur ferme pas les yeux, mais la bouche...

—Et encore, n'y réussit-on pas toujours.

PENDANT LE REPOS

Le sergent Pranfeu. — Scrogneugneu! les hommes, en cercle autour de moi et... au trot, nom de nom!...

Tout à l'heure, pendant l'escrime à la baïonnette, j'en ai entendu un qui disait que j'étais un cochon!

Quel est celui-là?... J'veux pas le savoir... Seulement, il me permettra bien de lui demander pourquoi je suis un cochon...

Personne ne répond... — Eh bien, moi j'vais vous le dire: J'suis pour sûr un cochon, puisqu'en ce moment je suis entouré de couennes!... J'ai dit; rompez!

DESIR MUTUEL



LUI. — Me gifleriez-vous si je vous embrassais?

ELLE. — Je n'y manquerais pas... malheureusement, j'ai mal... à un doigt!

POUR RIRE

M. Calino prétend être toujours à l'heure ; aussi a-t-il deux montres : l'une avance et l'autre retardé. Comme il aime à se coucher tôt, il se guide sur la première, et, quand il se lève, il se règle sur la seconde.

* * *

—Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ?

—Boulangier, répond le bambin.

—Boulangier, pourquoi ?

—Pour vendre à maman le pain moins cher.

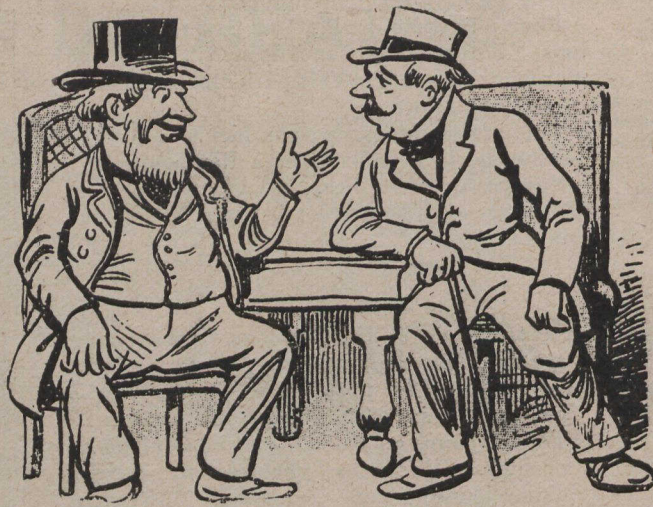
* * *

—Tiens, ce cher docteur ! Comment allez-vous ?

—Pas mal, et vous-même ?

—Mais, fort bien, docteur, comme vous voyez. J'ai une santé à toute épreuve.

—Faut soigner ça !



—Voulez-vous me permettre de vous offrir un verre de cognac ?

—Oui, même deux, si c'est de l'excellent cognac GABRIEL DUBOIS !

—L'évidence, dit le magistrat, démontre que vous avez lancé une pierre sur cet homme.

—Oui, répondit le prévenu, son visage démontre plus que cela, cela prouve que je l'ai attrapé.

LECTURES UTILES ET AMUSANTES

Sous ce titre vient de paraître un petit livre contenant une "Clef des Songes" ou explication des rêves, des recettes et conseils de grande utilité, et nombre d'illustrations comiques et de mots pour rire, à travers les annonces. Ce petit livre sera envoyé sans retard par la malle à toute personne qui enverra son adresse et un TIMBRE-POSTE à A. TOUSSAINT & CIE, 194 rue Saint-Paul, Québec.

UN MARI ECONOME



—Pensez donc, madame, un homme si avare que, lorsqu'il n'a plus de tabac à priser, pour ne pas en acheter, il se contente d'une "prise" de bec avec sa femme !

UN METIER DIFFICILE

Le mendiant Flemmeux sonne à une porte et, d'un ton lamentable, demande l'aumône à la dame charitable qui ouvre elle-même à cet appel.

—Attendez, mon brave homme, dit-elle, et elle s'empresse de lui quérir une bonne assiettée de soupe, car c'est bientôt l'heure du dîner.

—Mangez, fait-elle, cela vous réchauffera.

Avec une hâte fiévreuse d'affamé (admirablement jouée), Flemmeux se précipite sur le potage.

Mais, au bout de quelques cuillerées, une sorte de malaise, réel cette fois, s'empare de lui, et il pâlit.

La bonne dame s'en aperçoit ; et d'un ton plein de pitié, lui dit :

—Vous souffrez, mon pauvre ami.

—Oui, répond Flemmeux, avec une moue de lassitude et de découragement, la mendicité devient décidément un métier trop dur pour moi... voilà la sixième assiettée de soupe que je suis obligé d'avaler depuis une heure.

* * *

Les enfants terribles.

—Bonjour, mon petit ami. Votre papa est-il là ?

—Non, monsieur. Nous partons demain pour la campagne, et papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents de maman...

Ah !...

—Mais maman est là...

COMME C'EST VRAI !

Un brasseur d'affaires disait à ses amis :

—Il n'y a qu'ici qu'on arrive à quelque chose. J'y suis venu il y a vingt ans, sans le sou. Aujourd'hui je dois huit cent mille francs.

* * *

MOTIF SERIEUX DE RENVOI

—Pourquoi avez-vous congédié votre caissier ? demandait un ami au banquier Sacalouis.

—Parce que je l'ai surpris un jour à consulter un indicateur de chemin de fer.

* * *

TEL PERE, TEL FILS

La scène se passe à l'école, pendant une leçon de grammaire. Le professeur interroge ses élèves. C'est au petit Isidore, fils d'un brocanteur, à répondre.

—Combien d'articles y a-t-il ? demande le maître.

—Deux, répond délibérément l'enfant.

—Lesquels ?

—Ceux qui se vendent bien et ceux qui ne se vendent pas !

* * *

PAS D'ERREUR POSSIBLE

La servante. — Madame veut-elle me donner congé, samedi prochain, pour l'enterrement de mon frère ?

Madame. — Mais on n'est qu'au dimanche. Les corps ne sont pas gardés aussi longtemps.

La servante. — Il n'est pas encore mort.

Madame. — Ah ! mais, aucun médecin ne peut dire quand un malade mourra.

La servante. — Les médecins n'ont rien à faire là-dedans ; mon frère doit être pendu vendredi.

* * *

LA RAISON

Petite scène de ménage entre M. X. et sa tendre moitié.

Mme X. — Comme tu as changé depuis notre mariage... Ah ! si j'avais su !

M. X. — Si tu avais su quoi ?

Mme X. — Que tu deviendrais assez dur pour me refuser une malheureuse robe de huit cents francs, c'est moi qui aurais donné la préférence à ton ami Z..., qui, en même temps que toi, me demandait en mariage.

M. X. — Crois-tu donc que Z... est moins dur que moi depuis qu'il est marié ?

Mme X. — C'est le plus doux des maris, à ce que dit sa femme. Il fait tout ce qu'il peut pour lui être agréable et s'empresse de satisfaire à ses moindres désirs.

M. X. — S'il satisfait aux "moindres" désirs de sa femme, c'est, évidemment, parce que les désirs de sa femme sont "moindres".

JEUNES, VIEUX, SOTS

Les jeunes gens disent ce qu'ils font ; les vieillards ce qu'ils ont fait, et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

* * *

DEUX ENSEIGNES DROLATIQUES

"Pour le lait d'ânesse, voir la concierge au fond de l'allée."

"X... tond les chiens et sa femme aussi !"

* * *

MAUVAISE EXCUSE

—Dites donc, Lebretteur, vous qui vous disiez si fort tireur et qui aviez juré de transpercer le coeur de votre adversaire, vous ne lui avez fait en somme qu'une légère piqûre à la main.

—Simple erreur, on m'avait dit de lui que c'est un homme qui a le coeur sur la main.

* * *

En province, le tribunal entre en séance. On a ouvert la fenêtre, à cause de la chaleur.

Le président. — La séance est ouverte.

Un conseiller, vivement. — La fenêtre aussi ?... mais ça va faire un courant d'air !

L'HABILE TAILLEUR



—Alors, c'est vrai, madame Pitauchard, votre gendre et votre fille vont divorcer ?

—Oh ! ne m'en parlez pas, j'en suis navrée... Vous qui faites si bien les raccommodages, vous devriez bien tâcher de les remettre d'accord !

LE REMEDE DU Dr SHOOP CONTRE LE RHUMATISME

Ne coûte rien s'il échoue.

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années je faisais partout des recherches pour trouver un spécifique pour le rhumatisme. Je poursuivais ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me déçapointa point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et partout désappointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en moins de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction de ce que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. JE SAIS ce que mon remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Ecrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve n'importe quand tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrirai la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel échantillon, qui lui seul peut déjà affecter le Rhumatisme doit être rempli de drogues jusqu'à en être dangereux. Je n'emploie pas de ces drogues, car c'est dangereux d'en prendre. Il faut que vous expulsiez la maladie hors du sang. Mon remède fait cela, même dans les cas les plus difficiles et obstinés. Il a guéri les plus vieux cas que j'aie eu à traiter, et dans toute mon expérience, a cours de toutes mes 2.000 épreuves n'ai jamais trouvé d'autre remède qui fût capable de guérir un seul cas chronique sur dix.

Ecrivez-moi et je vous enverrai un livre. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne saurait jamais vous nuire en aucune sorte. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 8 Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

POUR RIRE

Un homme, voyant passer son médecin, se détourne ; on lui en demande la raison.

—Je suis honteux, dit-il, de paraître devant lui, il y a si longtemps que je n'ai été malade !

* * *

—Mon cher enfant, il ne faut pas manger si vite, c'est dangereux. J'ai connu un petit garçon qui s'est étranglé en dévorant son gâteau tellement vite, qu'il ne l'avait même pas fini !

—Qu'est-ce que l'on a fait du gâteau qui restait, dis, maman ?

* * *

Un employé de chemin de fer, chargé de rédiger le rapport d'usage sur un accident, s'exprime ainsi :

—M. X..., de tel pays, nombreuses blessures à la tête ; on espère cependant que l'amputation ne sera pas nécessaire.

SOYONS PROPRES



—T'as pas peur de tacher ton mouchoir, en échantonnant les verres ?

—Tacher mon mouchoir !... Il est chale.

Un gamin vient de marcher sur les pieds d'un passant.

—Sapristi, fais donc attention, vilain crapaud, s'écrie celui-ci, furieux de douleurs. Tu me marches sur les pieds !

—De quoi ! réplique le gavroche, sur quoi que vous voulez que je marche ? Y tiennent tout le trottoir !

Une dame avait un enfant fort gâté et fort incommode ; mais elle avait la faiblesse de le trouver charmant.

—Cet enfant est bien gentil, dit un jour à la mère une personne qui était venue lui rendre visite ; à quelle heure le couche-t-on ?

* * *

Dans une maison de santé :
—Alors, monsieur le directeur, il peut arriver que vous enfermiez ici



SAVON BABY'S OWN

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35—**—N-Y

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 7 DECEMBRE 1903

1ère FOIS A MONTREAL

Charlotte Corday

Mardi, 8 Décembre, fête d'obligation.
Matinée, même prix qu'aux soirées.

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

comme fous des gens qui ne le sont pas ?

—Oui ; mais ça n'a pas d'importance : au bout de huit jours, ils le sont devenus !

* * *

A propos de la prise de Tananarive. Un Marseillais à un Gascon :

—Té ! mon bon, tu as vu : c'est les Marseillais qui ont pris Tananarive. Il y avait bien quelques Parisiens, mais ils étaient dans la musique.

* * *

Un de nos confrères rencontre hier un médecin de ses amis, en une campagne où il pleut invariablement.

—Quelle villégiature ! fait le docteur ; on ne sait comment tuer le temps.

—Parbleu ! mon cher, faites-lui une ordonnance...



Aide-toi, le Ciel t'aidera

La Providence se montre surtout favorable aux gens actifs et prévoyants. A tous ceux qui ont l'énergie de pratiquer, pendant un temps déterminé et relativement court, une économie de quelques sous, le système de crédit et de la coopération inauguré par la SOCIÉTÉ DE CRÉDIT HEBDOMADAIRE, Limitée, offre des avantages exceptionnellement rémunérateurs.

C'est un fait bien connu de répéter que le plus grand nombre de personnes SONGENT à l'épargne. Mais le peu de chance d'arriver jamais, malgré leurs efforts, à autre chose qu'à une réserve INSIGNIFIANTE les en éloigne vite. Il existe cependant des combinaisons d'une absolue sécurité, faites pour encourager l'épargne : CELLES, par exemple, mises en vogue depuis 1902 par la SOCIÉTÉ DE CRÉDIT HEBDOMADAIRE, Limitée.

**Le plus gros Revenu
Avec le plus petit Capital !!!**

Voilà, en peu de mots, ce que nous offrons aujourd'hui au public. Grâce au système que nous avons créé pour favoriser l'économie et l'épargne par la constitution des capitaux, il est possible à tout le monde d'utiliser les plus petites, les plus minimes sommes mises de côté, en se procurant un ou plusieurs contrats dans

La Société de Crédit Hebdomadaire,
(Limitée)

17 COTE PLACE D'ARMES,
MONTREAL, CANADA.
Tél. Bell Main 675. Chambres 314-314a.

LES

"Petites Jeunesses" Toussent !-- D'abord

...c'est peu de chose, une irritation de la gorge, un refroidissement, une légère bronchite et cette toux négligée peut-être, peut être soignée avec des médecines sans résultats, s'aggrave, devient habituelle, et la suite n'est que trop vite connue.

Un seul remède s'offre pour attaquer directement le siège du rhume, et en même temps pour agir comme tonique pour fortifier le système et lui aider à enrayer cette toux si dangereuse, c'est le

SIROP MATHIEU de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

En vente partout. 35c le gros flacon.
Cie J. L. MATHIEU, Prop.
SHERBROOKE, P. Q.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage ; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

ROD. CARRIERE, OPTICIEN

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

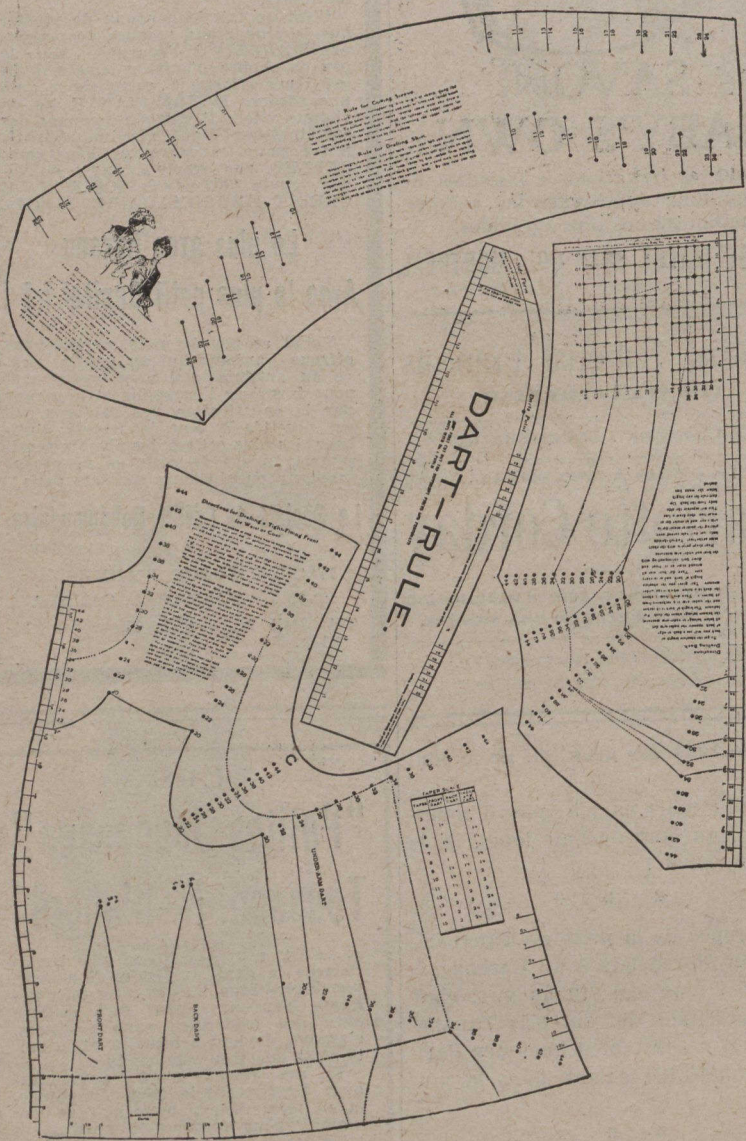
1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell, F-1 2257

Une Méthode de Coupe de \$5.00 pour 25c

Nous avons acheté une Grande Quantité de Méthodes de Coupe "New London"



LA METHODE DE COUPE "NEW LONDON."

Pour tailler les Vêtements de Dames et d'Enfants.

Cette méthode, pour dessiner et tailler les robes et manteaux de dames, etc., est parfaite et fut inventée par feu le professeur Wellington.

Plusieurs des principaux tailleurs, dessinateurs et coupeurs de l'Amérique s'en servent.

Un enfant peut, avec cette méthode, dessiner et tailler.

L'emploi de cette méthode fait épargner beaucoup d'étoffe, de travail et de temps.

S'apprend sans Professeur.

Cette nouvelle méthode de coupe, vu ses excellentes qualités pratiques, commodités, durables et profitables, se vend rapidement à \$5.00. Toutes les personnes intelligentes l'apprécient en la voyant. C'est, en un mot, la méthode de coupe la plus simple et la meilleure qui soit inventée. Presque toutes les familles possèdent une machine à coudre, et il n'y en a pas une sur vingt qui ait une méthode de coupe, et pas une sur cinquante qui possède une méthode ayant une valeur spéciale quelconque. C'est, par conséquent, un article indispensable et non de luxe. Cette méthode est si simple que vous pouvez la comprendre sans l'aide d'un professeur. Elle vous permet de tailler les vêtements de presque tous les genres et de toutes les dimensions imaginables, et ce si parfaitement que vous pouvez les confectionner sans les mettre à l'essai.

Cette Méthode est sous forme de Diagramme

On la vend régulièrement, dans toutes les parties du pays, \$5.00, mais nous l'offrons à tout lecteur de l'ALBUM UNIVERSEL pour 25c, et quatre coupons découpés dans notre journal pendant quatre semaines consécutives.

Pas de frais de poste pour les abonnés de la campagne.
Profitez de cette offre extraordinaire et commencez dès maintenant à conserver les coupons.

UNE FEMME D'ORDRE



I

—Ma pauvre femme, tu ne soignes pas assez ton intérieur... I a trop de désordre ici !

—Je te promets de le soigner, mon ami : tu verras demain...

X..., dont on connaît l'avarice, ne veut pour sa fille qu'un gendre qui ait les mêmes opinions politiques que lui.

—Mais, papa, objecte sa fille, ce sera de la tyrannie.

—Non, mon enfant, c'est de l'économie ; ton mari me repassera son journal quand il l'aura lu...

* * *

Calino est un grand chasseur de l'Eternel. Hier, étant censé être allé à la chasse, il rapporte au logis un lièvre magnifique qu'il avait, d'ailleurs, payé fort cher aux Halles. Le lièvre était horriblement avancé.

Ah ! dit Mme Calino, après l'avoir flairé, tu as bien fait de le tuer, il n'était que temps !

* * *

Le Régent voulait aller au bal et n'y être pas reconnu.

—Je connais un moyen, dit l'abbé Dubois.

Et dans le bal, il donnait de grands coups de pied au duc. Le Régent, qui les trouvait trop forts, lui dit :

—L'abbé, tu me déguises trop.

SON OMBRE SEULE

Un homme prévenu en vaut dix. Le rhume est l'imprévu, mais l'ombre seule du BAUME RHUMAL le fait fuir.



II

Le lendemain. — Tu vois : aujourd'hui, j'ai soigné mon intérieur... j'ai pris de l'huile de ricin !

Deux hommes de lettres, en voyageant ensemble, s'entretenaient sur diverses matières. Tout à coup, l'un dit à l'autre :

—Il est bien triste qu'un journal dans lequel on me loue n'ait pas d'abonnés.

—Il est bien plus triste encore, reparti son compagnon de voyage, que deux journaux dans lesquels on me déchire en aient beaucoup.

* * *

Un médecin protestant venait d'abjurer le protestantisme pour embrasser la religion catholique. Le roi Henri, faisant allusion à cette conversion, dit à Sully :

—Ta religion est bien malade.

—Pourquoi ? répond le ministre.

—Parce que les médecins l'abandonnent.

* * *

Baptiste vient de porter une lettre chez un ami de son maître :

—Eh bien ! as-tu fait ma commission ?

—Oh ! monsieur peut être tranquille. Seulement, jamais l'ami de monsieur ne pourra lire la lettre ; il est devenu aveugle !

—Aveugle !... que me chantes-tu là ?...

—Parfaitement. Quand je suis entré, il m'a dit comme ça : "Baptiste, que fais-tu de ton chapeau ?" Et je l'avais sur la tête !...